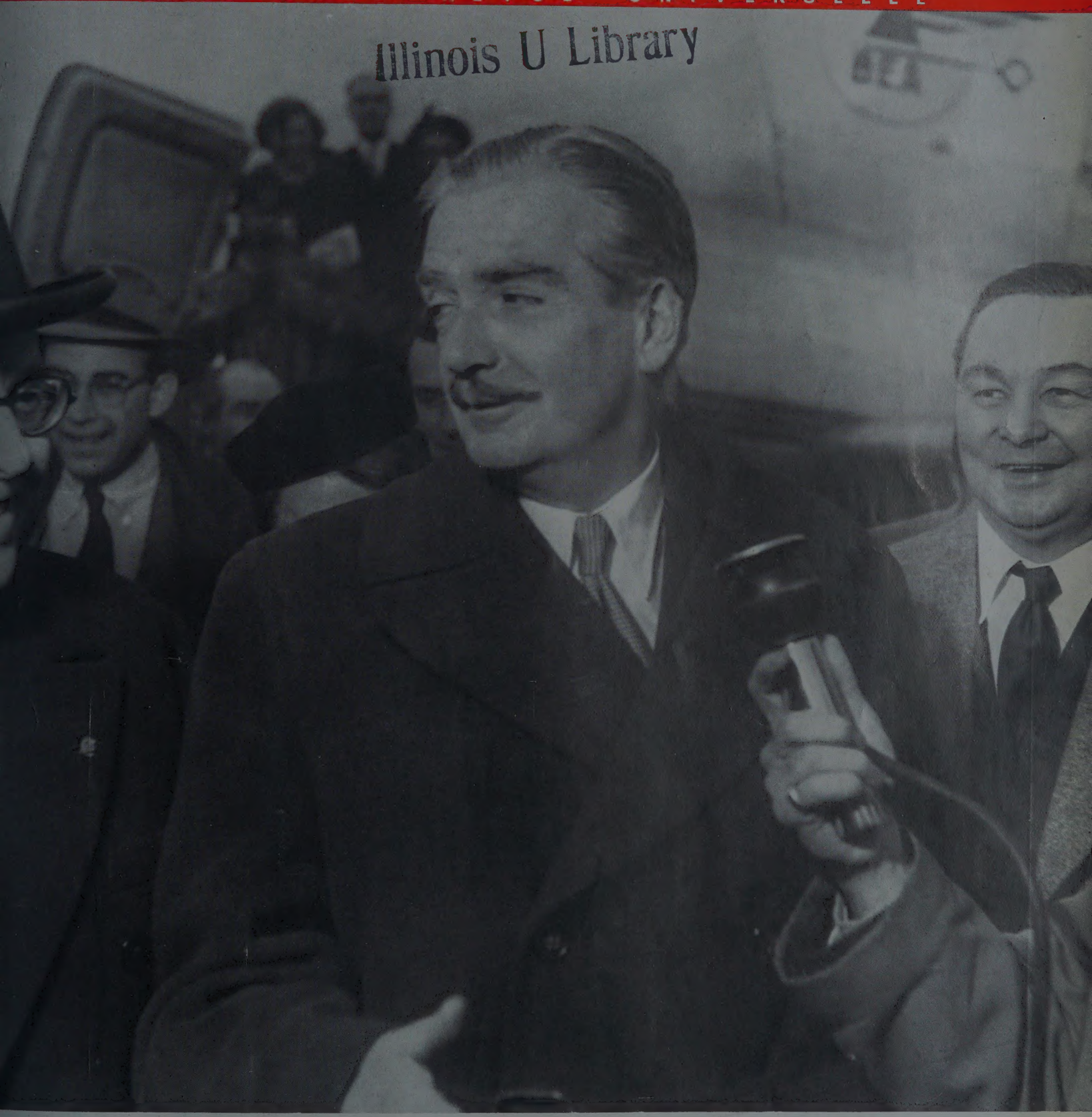
10 NOVEMBRE 1951

N° 317 - 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



M. ANTHONY EDEN, VEDETTE DU PALAIS DE CHAILLOT

Réinstallé au « Foreign Office » où il fut, durant la guerre, un collaborateur précieux pour M. Churchill, M. Anthony Eden tiendra un rôle de premier plan à l'Assemblée de l'O. N. U. Au cours de ses entretiens préalables avec MM. Schuman et Acheson il a souligné la nécessité d'une étroite unité de vues et d'attitude entre les Alliés d'Occident à l'égard des grands problèmes internationaux. Phot. *France-Illustration* (Charles-P. Raffin).

Tulipes et jacinthes

Plantées en Octobre et Novembre, elles fêtent en Avril le retour du printemps

Quand les premiers rayons du soleil déchirent les voiles gris de l'hiver, ce sont les tulipes et jacinthes qui fêtent, avec leurs notes de couleur, ce joyeux événement. Comme elles sont belles alors ces fleurs, avec leurs rouges, leurs mauves, leurs orangés, leurs teintes claires ou foncées qui constituent la plus riche palette du monde.

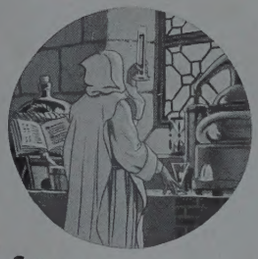
Pour fêter l'arrivée du printemps, plantez dès maintenant, tulipes et jacinthes. La culture en est facile : vous mettez les oignons en terre et la nature fait le reste. Point n'est besoin d'avoir un grand jardin, il suffit d'un petit massif devant votre maison.

Mais plantez bien des oignons à fleurs hollandais que vous demanderez à votre fournisseur : ils produisent des plantes plus robustes et plus belles.

le secret de la CHARTREUSE

PERFECTION de sa formule secrète de 1605 comportant le mélange de plus de 130 plantes différentes

FINESSE de ses eaux de vie provenant exclusivement de vins de premier choix spécialement distillés.



SOINS apportés à sa fabrication par les Pères Chartreux selon leurs antiques procédés.

SÉJOUR prolongé dans les foudres de chêne séculaires donnant naturellement son moelleux et son fondu à la **Reine des Liqueurs**

POUR VOS CADEAUX DE FIN D'ANNÉE
LA CHARTREUSE S'IMPOSE
preuve de goût

Sur demande,
la Cie Fse de la GRANDE CHARTREUSE
à Voiron (Isère)
vous adressera gracieusement un dépliant artistique avec belle reproduction d'une vieille estampe de la Grande Chartreuse et une suggestion pour
"4 idées de Cadeaux"

Ch Lemmel

UN COIN DE
FRANCE

HOTEL
CRILLON
BUENOS AIRES

SOUS LA
CROIX DU SUD

partout
par tous les temps
un

PARAPLUIE

NOVEMBRE 1951

LE MOIS DU PARAPLUIE

VOULEZ-VOUS SAVOIR DESSINER?

SI VOUS SAVEZ ÉCRIRE ... VOUS POUVEZ DESSINER

N'avez-vous pas dit souvent : " Si seulement je savais dessiner ! " Soyez-en persuadé : cette faculté, vous pouvez l'acquérir très facilement. Si vous savez écrire, vous pouvez dessiner. La méthode A. B. C. de Dessin vous apprend à retrouver dans tout ce qui vous entoure les lignes, les courbes, les formes dont vous vous servez quotidiennement en écrivant. Elle vous montre comment les employer, comment les unir l'une à l'autre pour représenter n'importe quel modèle par traits précis et fermes. Après, tout devient facile.

RENSEIGNEZ-VOUS : Grâce à cette étonnante méthode, vous pourrez, chez vous, apprendre tout seul à dessiner non pas de pâles copies, mais de véritables croquis, des études directes d'après nature. Ce sera pour vous, dès la première leçon, d'un intérêt passionnant. Demandez aujourd'hui même l'album (offert gratuitement) où sont exposés les principes de la méthode A.B.C. Vous y trouverez aussi un exposé des carrières qui s'ouvrent à celui qui sait dessiner.

SEUL COURS DE SON GENRE !

L'École A. B. C. de Dessin, la plus importante École de Dessin du Monde, fondée en 1913 (plus de deux cent mille abécistes dans 16 pays différents) donne à chacun de ses élèves le droit de se spécialiser gratuitement dans les branches du dessin qui rapportent : Publicité, Mode, Décoration, Illustration, Dessin humoristique, Portrait, Paysage, Lettre Dessinée, etc.

Ce nouvel Album vous est offert gracieusement. Édition de luxe, 24 pages, 150 illustrations. Exigez-le, ce sera pour vous une véritable révélation.

GRATUIT

ÉCOLE A.B.C. DE DESSIN (Stud. W. 3)
12, Rue LINCOLN (Champs-Élysées), PARIS-8e

Veuillez m'envoyer gratuitement, sans engagement, votre album illustré sur la Méthode A.B.C. (ci-joint 2 timbres pour frais d'envoi).

NOM _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

ADRESSE _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

AGE *(pour les moins de 16 ans)* _ _ _ _ _ _

Avec quel plaisir il la contemple, cette bouteille !
Son **Château St-Georges** *est arrivé à temps pour faire, pendant les fêtes, ses délices et ceux de ses amis.*

Le ST-GEORGES a du corps, de l'enveloppe, une superbe couleur de rubis, une sève particulière, il est généreux, son bouquet est parfait. Les vins de ST-GEORGES sont peut-être les plus anciens de France, leurs lettres de Noblesse datent du XIV^e siècle.

POUR LA RECEVOIR AVANT LES FÊTES commandez, **DES MAINTENANT**, une caisse de 25 bouteilles de **CHATEAU ST-GEORGES** 1949 vin rouge **GRAND CRU ST-GEORGES, ST-EMILION** mise du Château, récolté exclusivement sur ma propriété, au prix de 7.000 Frs **LA CAISSE, FRANCO** (Métropole). Tous frais et taxes compris. Paiement après réception.

Pétrus DESBOIS,
ST-GEORGES, par Montagne (Gironde).

"La plus grande partie de belote du monde"

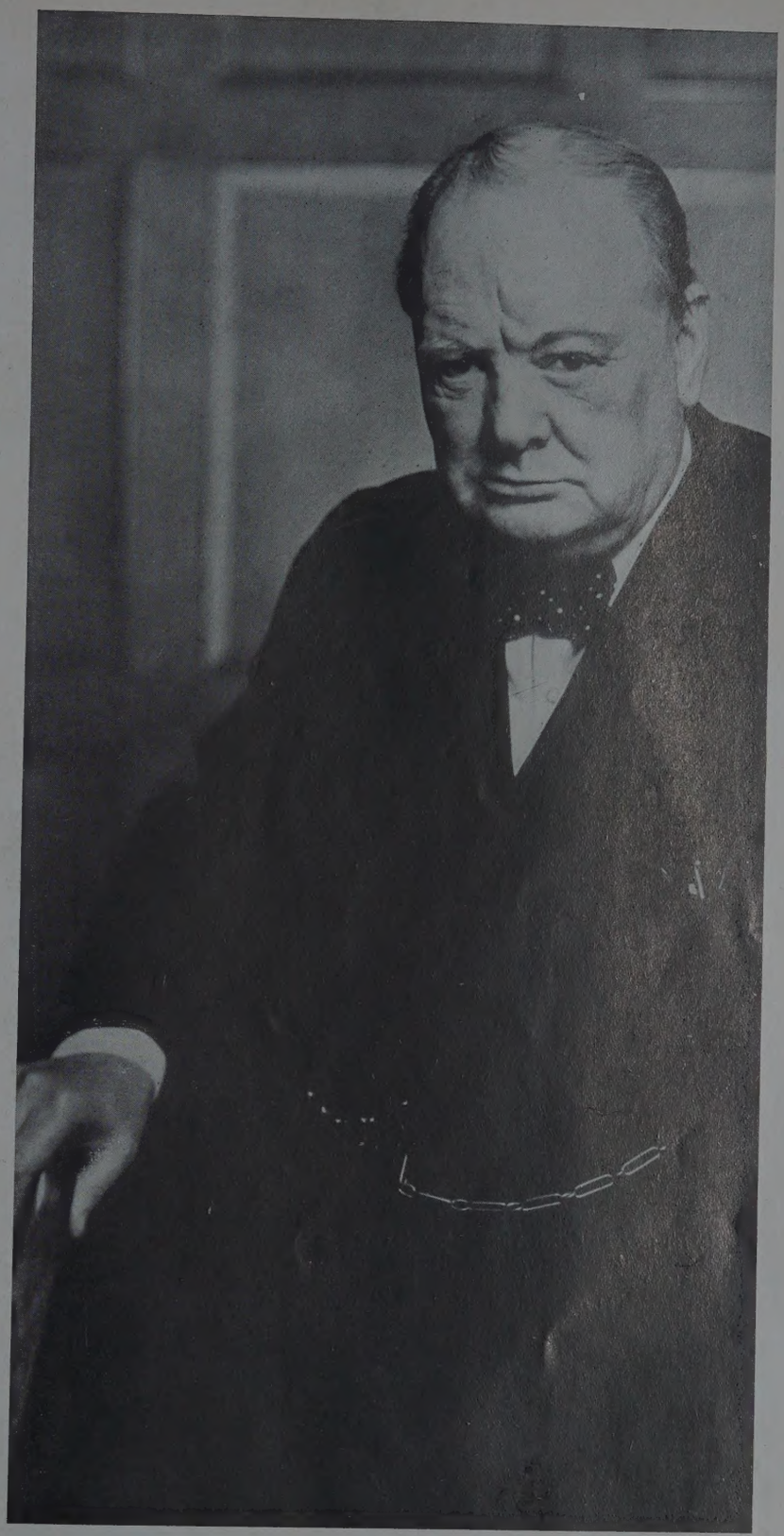
Retour du vainqueur !

BYRRH

me ANNÉE — NUMÉRO 317 10 NOVEMBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LE 10 MAI 1947, AUX INVALIDES, ON VIT PLEURER WINSTON CHURCHILL, LE VIEUX LUTTEUR, LORSQUE M. RAMADIER ÉPINGLA LA MÉDAILLE MILITAIRE SUR SA POITRINE. CI-DESSOUS : LA MAIN PASSE !



REVOILA « WINNIE »

C'est par ces mots qu'à Londres l'homme de la rue a accueilli le retour de M. Winston Churchill au pouvoir, dont il avait été écarté en 1945, la guerre finie, par l'éclatant succès électoral des travaillistes. Six ans après, le « gentleman de la Victoire » a pris la revanche de cet échec. Mais il se retrouve à la tête des affaires britanniques à soixante-dix-sept ans, dans des conditions difficiles, les conservateurs n'ayant obtenu le 25 octobre qu'une faible majorité : 321 sièges aux Communes contre 295 aux travaillistes et 6 aux libéraux. Dès son installation à Downing Street, où M. Attlee lui a transmis les pouvoirs, le nouveau « Premier », qui s'est réservé la charge de la Défense nationale, a constitué rapidement un gouvernement conservateur.

Sur le plan international, M. Churchill, dont le prestige est grand à Washington comme dans la plupart des chancelleries, s'efforcera de réaliser cet ultime désir qu'il exprimait aux électeurs britanniques : « Donnez-moi la chance de couronner ma carrière en faisant la paix. »

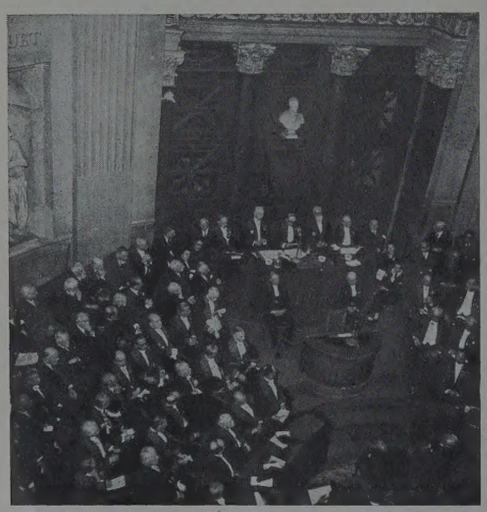
ACTUALITÉS MONDIALES DI

NEW-DELHI. A son arrivée dans la capitale indienne, le premier ministre birman, M. Thakin Nu, est accueilli par M. Nehru, avec qui il est venu s'entretenir des intérêts communs aux deux nations.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

PARIS. Les délégués de soixante pays participent à la sixième Assemblée ordinaire des Nations-Unies. La séance inaugurale s'est tenue le 6 novembre au Palais de Chaillot, dont M. Robert Schuman avait, le 24 octobre, remis symboliquement la clef à M. Trygve Lie, secrétaire général de l'O. N. U. (ci-dessus).

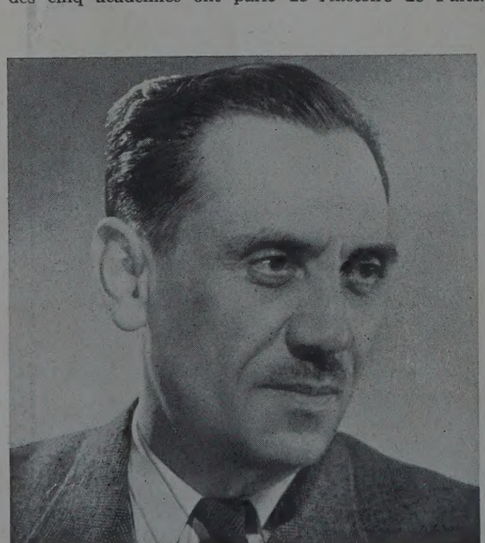
MUNICH. Ce cortège macabre a parcouru la grand ville bavaroise pour rappeler aux automobilistes e aux piétons les dangers auxquels ils s'exposent e contrevenant aux règlements de la circulation routièr



PARIS. En présence de M. Vincent Auriol, l'Institut, célébrant son 156e anniversaire, a tenu sa séance annuelle. A l'occasion du bimillénaire, les délégués des cinq académies ont parlé de l'histoire de Paris.

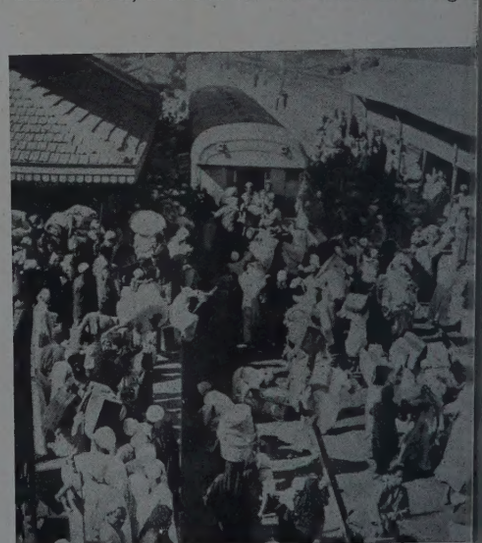
PEKIN. Le deuxième anniversaire de la République communiste de Chine a été célébré à Pékin par un grand défilé militaire auquel assistait Mao Tse Toung, entouré des membres de son gouvernement.

BORDEAUX. A l'occasion du départ pour l'Ind chine des aviateurs du groupe « Guyenne », une cér monie, que présidait M. Pierre Montel, secrétai d'Etat à l'Air, a eu lieu sur l'aérodrome de Mérigna



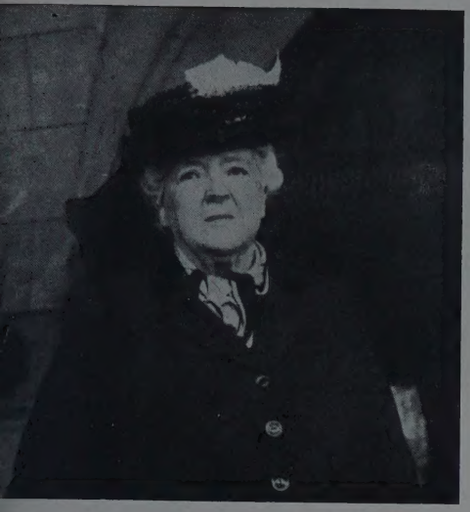
PNOM-PENH. L'activité terroriste vient de faire une nouvelle victime : M. de Raymond, commissaire de la République au Cambodge, assassiné par un de ses domestiques, secrètement affilié au Vietminh.

PARIS. Les présidents des Chambres de commerce françaises et italiennes ont tenu une réunion au cours de laquelle ils ont étudié les moyens de développer les relations économiques entre les deux pays.



ISMAILIA. Les incidents se multiplient dans zone du canal de Suez, où nombre d'ouvriers des liers, des quais et des stations abandonnent leur em pour se diriger vers d'autres régions de l'Egy

LA SEMAINE



ERSAILLES. En la cathédrale ont été célébrées, evant une assistance princière, les obsèques de la ine Marie-Amélie, décédée au château de Bellevue, qui, selon son vœu, sera inhumée au Portugal.

ODTHAAB. Le premier parlement groenlandais, le us petit du monde, dont on voit ci-dessus les mbres, a tenu sa séance d'ouverture en présence du mmandant en chef et du gouverneur danois de l'île.

N-MUN-JON. Cette tente abrite maintenant les égués alliés et sino-coréens, qui ont repris leurs rparlers d'armistice sans pouvoir cependant par- ir à un accord sur le tracé de la ligne de trêve.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Prodigieux Brésil ! Je l'ai vu plusieurs fois, dans ma vie errante, plusieurs fois j'ai reçu, de lui, l'hospitalité la plus chaleureuse ; mais, chaque fois, j'ai dû faire un effort pour reconnaître « mon Brésil », pour retrouver, sous les apparences mouvantes, le cœur inchangé de ce grand peuple.

Le Brésil s'est associé loyalement aux épreuves de l'Europe, pendant cette première moitié du siècle. Il a eu le grand bonheur de n'être en aucune manière un champ de bataille. Il en a profité pour assurer en quelque sorte la permanence de l'effort constructeur. Il l'a fait avec une telle ferveur que les amis du Brésil, chaque fois qu'ils reviennent, se demandent s'ils retrouveront, par exemple, les montagnes. Qu'ils se rassurent ! le Brésil, dix-sept fois grand comme la France, est à la mesure de l'audace humaine. Entre tous les États de notre monde, le Brésil est l'un de ceux qui contiennent encore une ample réserve d'inconnu. Pensons à ses espaces inexplorés, à ses ressources végétales, à son tréfonds dont certains trésors échappent encore à l'ambition des prospecteurs. En ce qui concerne l'apport du Brésil à cette civilisation future qui sera, je veux l'espérer, une civilisation atlantique, ce qui est dans le sens de l'histoire, cet apport apparaîtra, n'en doutons pas, et de l'ordre temporel et de l'ordre spirituel. Tout le prouve, et d'abord, ce Congrès de l'Union latine qui m'a fait revoir, cette année, le Brésil et qui est une œuvre de civilisation et de culture.

Celui qui veut mesurer l'efficacité du Brésil, dans l'ordre que je dis temporel, n'a qu'à regarder le peuple brésilien au travail. Nulle part ailleurs, pas même en Amérique du Nord, pas même dans l'Égypte du Delta, où une légion d'architectes sont à l'ouvrage, nulle part ailleurs, je n'ai vu pareille fièvre de construction. La ville de Sao Paulo, qui n'est pas, comme Rio, rappelée au respect des obstacles géographiques ou géologiques, sort du sol rouge comme par l'effet d'une magie véhémente. Les Paulistes disent volontiers que, chez eux, on achève quatre maisons par heure, et je veux bien le croire. Les gratte-ciel sont nombreux, mais de hauteur raisonnable. Ils dureront ce que durera la mode du gratte-ciel, dont j'annonce le déclin pour le moment où l'automobile sera devenue, ce qui est à prévoir, un instrument populaire : l'automobile tuera le gratte-ciel, et ce sera justice. Déjà les problèmes de circulation, dans les villes neuves, sont aussi angoissants que dans les vieilles villes de l'Occident européen.

★

Le voyageur, surpris, malgré qu'il en ait, par cette fermentation, par ce mouvement, ce tumulte, et même par une chaleur anormale en ces heures de printemps austral, le voyageur, d'un œil parfois inquiet, cherche des refuges de méditation. Il les trouve. Il pénètre, par exemple, dans la bibliothèque municipale, à Sao Paulo, et, tout aussitôt, il se sent dans l'éternelle et universelle patrie des hommes voués à la cause de l'esprit. La bibliothèque est belle, riche et bien organisée, car les choses de l'intelligence exigent aussi l'ordre et la technique. Les catalogues sont parfaits, de maniement aisé ; les salles de lecture inspirent le recueillement. La foule des lecteurs donne à mesurer l'amour du Brésil pour la civilisation intemporelle. Au sortir de ce refuge, le voyageur ira voir le jeune musée d'art. Quoi de plus séduisant qu'un musée qui en est encore à la dévotion des commencements, du premier choix, des admirations adolescentes ? Alors, reposé par la fraîcheur de ces retraites, le voyageur saluera le Brésil comme ce qu'il est dès maintenant : l'une des terres d'élection de la future civilisation atlantique.

LA STATUE DE FOCH

PAR LE GÉNÉRAL WEYGAND

LA STATUE DE FOCH FAIT FACE A PRÉSENT AU PALAIS DE CHAILLOT ET AU CHAMP-DE-MARS.

DEMAIN, 11 novembre, sera inaugurée, sur la place du Trocadéro, la statue équestre du maréchal Foch. Cette cérémonie prend place parmi celles qui sont célébrées à l'occasion du centième anniversaire de la naissance du grand capitaine (1).

Depuis vingt-deux ans que le maréchal n'est plus, une question a été bien souvent posée. Les anciens combattants de la première guerre mondiale avaient peine à comprendre pourquoi aucun monument ne s'élevait encore à Paris à la mémoire de celui qui les conduisit à la victoire, tandis que tant de villes de France avaient tenu à lui rendre hommage et que sa statue se dressait à Londres et à Spa. C'est une question à laquelle il est bon de répondre.

PEU de jours après les émouvantes obsèques du maréchal, l'auteur de ces lignes rendit visite à Raymond Poincaré, alors président du Conseil, afin de lui demander l'autorisation d'ouvrir une souscription publique pour l'érection aussi rapide que possible d'un monument commémoratif à Paris. « Vous n'y songez pas, riposta vivement le président, ce devoir n'incombe pas à une initiative privée. C'est un privilège que revendique le gouvernement. » Et il décida de constituer un comité exécutif dont il prendrait la tête. Il en présida en personne, comme André Tardieu le fit après lui, un certain nombre de séances. Le choix de l'emplacement du monument fit l'objet de longs débats entre le comité et les services compétents de la Ville de Paris, car plusieurs points avaient des partisans convaincus. Les uns voulaient voir la statue édifiée à la porte Maillot, en souvenir de la réception officielle faite le 14 juillet 1919 par les édiles de la capitale aux maréchaux Foch et Joffre avant le défilé triomphal. D'autres tenaient pour l'avenue Foch, soit au carrefour Malakoff, soit à la porte Dauphine ; d'autres, encore, soit pour les Champs-Elysées, à l'entrée de l'avenue Marigny, en face de la statue de Georges Clemenceau, soit pour l'emplacement du Champ-de-Mars, vide alors de la statue du maréchal Joffre, devant cette Ecole de Guerre où l'enseignement de celui qu'on voulait honorer avait formé des générations d'officiers ; d'autres, enfin, pour la colline de Chaillot, qui lui fait face. Les mois passèrent, les gouvernements se succédèrent puis se désintéressèrent de la question. Aucune décision n'avait été arrêtée, aucun crédit voté.

Il fallut alors reprendre les démarches à l'origine. Un nouveau comité de fidèles du maréchal Foch se forma sous la présidence de l'ambassadeur Camille Barrère, que la plus solide amitié avait uni au grand chef. Autorisé à ouvrir une souscription nationale, le comité fit appel aux Français et aux Alliés, dont l'empressement permit de réunir rapidement les fonds suffisants. Il organisa ensuite un concours entre un certain nombre de statuaires français parmi les plus réputés. Un jury composé de hauts fonctionnaires des Beaux-Arts, de l'Etat et de la Ville de Paris examina leurs maquettes et porta son choix sur celle de Wlérick.

C'ÉTAIT en 1937. L'artiste se mit à l'œuvre, et lorsque la guerre éclata, son projet, placé en lieu sûr, était à peu près au point. Wlérick mourut en 1944 ; son élève et collaborateur, Raymond Martin, reprit la tâche de son maître et la termina en 1947. Pendant ces dix ans les prix avaient monté dans la proportion que l'on connaît. Le Comité put s'acquitter envers le statuaire et le fondeur, mais il ne disposait plus des fonds nécessaires à l'édification du piédestal sur lequel la statue devait être érigée, au centre de la place du Trocadéro, emplacement définitivement arrêté. Il dut faire appel au concours des finances publiques. En attendant, la statue prit place, officieusement et silencieusement, sur un socle provisoire entre les deux palais de Chaillot, le dos tourné à la Seine.

L'approche du centenaire de la naissance du maréchal apporta le bienfait impératif d'une date limite. Les vœux renouvelés du comité et des Associations d'anciens combattants, la favorable et efficace activité des membres du parlement et du Conseil municipal de Paris ont eu leur heureux aboutissement dans le vote de crédits et la constitution par le gouvernement d'un comité national chargé, sous la présidence de M. le ministre Jacquinot, d'organiser la célébration de cet anniversaire.

Sur un piédestal de 20 pieds de hauteur la statue se présentera dans ses lignes et ses volumes sans que l'œil soit tenté de s'arrêter à certains détails d'équipement. Ainsi les anciens combattants, glorieux artisans des deux victoires, auront la satisfaction de voir érigées de part et d'autre de la Seine, dans un égal hommage, l'effigie du vainqueur de la Marne, qui brisa l'élan initial de l'ennemi, et celle du commandant en chef des armées alliées qui le mit définitivement à terre.

DEPUIS que la statue a été offerte aux regards du public dans son exposition provisoire, innombrables sont ceux qui demandent pourquoi le maréchal Foch est représenté la tête nue. En voici l'explication.

Initialement, le monument devait être érigé sur la terrasse qui domine la Seine et le Champ-de-Mars. Le caractère classique de l'architecture des deux palais qui l'encadrent avait conduit l'artiste à concevoir une effigie s'harmonisant avec ce style et s'inspirant de celle du Pont-Neuf, qui représente le Béarnais en appareil de guerre et couronné de lauriers. Voyant une première maquette, un des petits-enfants du maréchal observa que le symbolique attribut paraîtrait peut-être bien anachronique aux yeux de nos contemporains. A quoi Wlérick répondit que la postérité, pour laquelle l'art travaille, n'en jugerait sans doute pas de la sorte.

Plus tard, lorsque la maquette définitive fut présentée aux fonctionnaires des Beaux-Arts et aux critiques d'art, en présence des membres du comité, ces derniers s'étonnèrent de voir le maréchal tête nue, sans coiffure ni lauriers. On ne parlait plus de lauriers ; et les arbitres avaient jugé que ce serait une erreur de cacher le beau front du modèle sous une coiffure dont la visière assombrirait le visage. Ils décidèrent que la statue serait tête nue ou ne serait pas. Depuis qu'elle est sortie des ateliers du fondeur beaucoup d'encre a coulé à son sujet, beaucoup de questions ont été posées.

POUR nous, nous demandons simplement pourquoi les lauriers ont disparu. La victoire de 1918, si glorieuse pour la France et ses soldats, est une indiscutable réalité que la douloureuse épreuve de 1940 ne peut rayer de l'histoire. Si cette victoire, très chèrement payée, n'a pas apporté les résultats justement attendus de tant d'héroïsme et de sacrifices, le reproche ne peut en être adressé au chef opiniâtre qui, loin de se reposer après le triomphe militaire, continua de combattre de toutes les forces de son intelligence et de sa volonté pour une paix française, assurant pour de longues années la sécurité de notre patrie.

Aussi ne voyons-nous pas de meilleure réponse aux questions et aux critiques que de reprendre le projet primitif et de couronner de lauriers ce front illustre.

(1) Ferdinand Foch est né à Tarbes le 2 octobre 1851.

11 NOVEMBRE 1951 ALERTE A LA FRANCE !

PAR LE GÉNÉRAL DE MONSABERT

Dans un précédent article (1) nous posions l'alternative : armée française ou armée européenne ?

Le choix du gouvernement semble fait : bientôt, à la conférence de Rome, les derniers engagements seront pris qui décideront des destinées de la France. Jamais ne se sera trouvée conjoncture plus angoissante. Cela vaut bien la peine d'alerter le pays au lieu de permettre qu'on profite de son apparente léthargie pour jeter les dés sur le plateau de son histoire !

Jamais aussi, à la vérité, plus séduisantes perspectives n'auront été offertes à l'espoir d'un continent dont la vie est en danger. Dans le domaine de l'esprit rien n'est plus souhaitable que l'idéal dont on prétend se prévaloir : devant la menace qui vise la civilisation commune à tous les pays d'Europe occidentale, faire taire enfin les divisions de jadis, ouvrir les frontières et se fédérer pour la défendre !

Qui pourrait nier cette nécessité ? La Fédération européenne doit être construite ! Mais comment et dans quel délai ?

Il ne s'agit pas en effet de bâtir dans l'abstrait ni dans la quiétude, mais bien de réaliser sous la menace constante de l'ennemi. On avouera que les données de temps et de modalités jouent ici un rôle d'une importance particulière.

On prétend ne voir dans l'armée européenne qu'une étape vers la Fédération ! On entend même régler du même coup l'indispensable participation des effectifs allemands à la défense du territoire germanique. Ainsi seraient liés sous une commune discipline et par un commun idéal les deux protagonistes de l'histoire du continent. Mais il convient d'examiner ce but, désirable sans doute, et les moyens nécessaires sous l'angle du temps, qui seul mesure les possibilités.

Or en matière de temps les événements commandent. Il est déjà présomptueux de fixer une date à partir de laquelle nous devrons — France ou Europe — être prêts.

Voilà un an, devant l'incendie de Corée, l'actuel président du Conseil tablait sur un délai de trois années pour la mise en place d'une armée française dont on reconnaissait enfin l'urgente nécessité : le 1er janvier 1954 elle devait disposer de vingt divisions du type atlantique équipées et armées. Ce serait faire injure à M. Pleven que de penser qu'il eût pu négliger la préparation pour la même échéance d'une mobilisation parant aux besoins du corps de bataille aussi bien qu'à la défense intérieure du sol et du ciel du territoire ainsi qu'à la sécurité et à la vie de ses habitants.

Rien ne permet de croire que l'avenir soit moins sombre aujourd'hui. Prenons donc comme base le délai de deux ans restant à courir pour examiner des réalisations qui, sous une forme non encore arrêtée, vaillent le but, cependant modeste, qu'on s'était proposé.

LES CONDITIONS D'UNE INTÉGRATION

La Fédération européenne constitue une œuvre de longue haleine. Force a bien été de l'avouer.

Alors que certains esprits pensaient en faire la base nécessaire aux maîtres piliers de l'édifice européen, d'autres se sont contentés de dire qu'elle en serait le couronnement : d'audacieuses entreprises forceraient le destin !

Mais quand cette audace peut se payer du sort de la patrie elle mérite bien quelque réflexion, surtout en présence d'un adversaire qui aurait toute facilité de réduire à rien une construction trop hardie. Que le pool « charbon-acier » n'affecte ni notre puissance ni notre autorité, c'est possible ! Mais il ne saurait en être de même de l'abandon d'une armée, faite par essence du corps et de l'âme de la nation.

Dans cette progression vers une Europe fédérée le « moment » marqué par l'avènement de l'armée européenne se situera d'après le degré d'intégration des forces nationales qui la composent. Plus étroite sera cette intégration, plus grande sera la perte de souveraineté correspondante ; et l'on peut être assuré que la fin de l'armée nationale aura sonné l'heure du dernier abandon !

Certes on a pensé, à l'image du pool « charbon-acier », suppléer à cette nécessité par la création d'une autorité supra-nationale : haut commissaire à la défense, assisté d'un conseil et dépendant d'une assemblée européenne ; aussi bien semble-t-il que ce soit sur la nature de cet organisme intermédiaire et sur ses attributions que l'entente soit le plus difficile à établir entre les conférants. Et cela se conçoit ! Aura-t-il des pouvoirs trop absolus ? Alors les Etats participants n'auront plus d'autorité propre ! Sera-t-il trop lâche ? Il ne deviendra plus entre eux qu'une pomme de discorde !

En définitive l'armée sur qui doit reposer l'existence même de l'Europe unie est trop faite de la chair des pays qui la composent pour relever d'un simple conseil d'administration.

Le problème technique posé par *la nature de l'armée européenne* ne saurait être envisagé en dehors de ce cadre progressif. Faire dès le début un mélange intime à l'échelon le plus bas possible, c'est supposer le problème résolu !

En dehors de toute considération sur l'importance des éléments nationaux entrant dans sa composition, la grande unité de base de l'armée européenne doit être du même type que celui de toutes les forces atlantiques — la lutte imposera leur interchangeabilité. A plus forte raison l'élément national de base de l'armée européenne doit-il être interchangeable avec ceux — mobilisés ou non — composant l'armée nationale d'où il provient ; on ne démolit pas une formation cohérente au moment de l'employer. On ne saurait, en outre, sans danger pour la valeur de l'ensemble, faire de différenciation entre unités du corps de bataille et unités mobilisées, entre unités des forces nationales et des forces européennes. L'unité de l'armée est un axiome. Ardent du Picq avait bien raison de dire « qu'organisation, instruction, administration même étaient liées comme les doigts de la main ».

Voilà qui doit conditionner l'intégration qu'on nous propose.

On peut être assuré que, si la question du réarmement de l'Allemagne ne s'était pas posée, aucun esprit lucide n'aurait été chercher une unité nationale d'intégration inférieure à ce que l'on est convenu d'appeler la « division équilibrée », avec ses services propres et ses possibilités d'appui aérien national. Certes, on peut discuter sur le terme de « division équilibrée ». Lorsque les Allemands opposent à notre notion de « combat team » de 4.000 à 5.000 hommes celle de l'unité opérationnelle de 13.000 hommes, ils se réfèrent, contrairement à nos propositions inorganiques, à une formule divisionnaire — blindée en principe — qui a prévalu sur le front russe au cours de la guerre et que les Soviets d'ailleurs ont conservée. Mais si l'on accepte ce type il faudrait en bonne logique l'étendre à toute la communauté atlantique.

Vouloir brûler l'étape de la division nationale à l'intérieur de l'armée européenne, c'est courir à tous les mécomptes. Supprimer les armées nationales c'est — *nolens volens* — mettre en jeu toute la question de la *mobilisation* ainsi que de la *défense* et de la *sécurité intérieure du territoire*. Prétendre garder sur ces points capitaux une indépendance quelconque envers l'autorité supra-nationale dont dépendraient les forces européennes est un non-sens : les obligations de celles-ci conditionneraient tout le système.

Une mobilisation nationale ne peut se faire que dans le cadre d'une armée nationale. Or c'est d'elle que dépendent toute l'organisation, la défense et la vie de la nation en temps de guerre, auxquelles se rattache ce fameux service national dont on parle tant et qu'on ne réalise jamais.

On conviendra dès lors qu'il ne saurait y avoir d'armée européenne vraiment intégrée que dans une Europe entièrement fédérée.

UN PROBLÈME D'ORDRE MORAL

Au reste la nature d'une armée ne saurait être indépendante de *la mission* pour laquelle on la crée. C'est un point sur lequel il faut s'entendre. Qu'attend-on de l'armée européenne ? La couverture en avant du Rhin ? La bataille générale en avant de nos frontières ? La lutte en profondeur à travers notre sol ? Ou simplement la fourniture de grandes unités intégrées à des armées atlantiques ? Pour chacune de ces missions sa nature ne saurait être indifférente. Conçoit-on, par exemple, une bataille au cœur de notre pays à laquelle participeraient des armées anglaises, américaines, espagnoles, italiennes, peut-être suisses et où ne figureraient comme troupes françaises que des éléments fondus dans des unités hétéroclites ? Voilà qui pose un sérieux problème moral ! Il découvre la relation étroite qui doit exister entre la participation à la bataille générale, la défense en surface et la sécurité du territoire ; il montre l'unité nécessaire de l'armée nationale et le rôle d'une mobilisation chargée de l'assurer.

Que vient-on nous parler d'une solution qui supprime les armées de coalition quand on maintient sur un même théâtre d'opérations des armées d'origines si diverses ?

Et l'on prétendrait, dans la hâte de constituer une illusoire expression d'une fédération qui resterait à construire, standardiser non seulement les matériels et les équipements, mais même les cerveaux et les cœurs, la formation des cadres, l'instruction de la troupe ! Certes il est nécessaire que les chefs d'une armée composite moderne parlent le même langage technique et participent d'une même discipline intellectuelle, mais est-il souhaitable de transformer les aptitudes particulières de chaque race et, sous prétexte d'uniformité, d'enlever les qualités de ceux-ci, au risque de ne pas faire acquérir celles de ceux-là ? La mentalité traditionnelle de la troupe autant que les qualités physiques conditionnent les possibilités et par conséquent les formes de la manœuvre !

La percée du Garigliano et la victoire de Rome n'auraient jamais pu être réalisées s'il ne s'était trouvé des troupes susceptibles de franchir le massif du Petrella !

En fait d'armement on pourrait se demander enfin à quoi correspondrait ce fameux matériel français qu'on nous a tant vanté et promis, dont on nous a même montré avec ostentation des prototypes, s'il ne devait pas y avoir d'unités françaises pour l'utiliser ! La revue du 14 juillet dernier n'aurait-elle donc été qu'un trompe-l'œil ?

S'il est une équivoque dangereuse, c'est bien celle que risque de constituer la prétendue *armée de souveraineté* qui nous serait consentie pour les besoins de l'Union française. Elle ne saurait en aucun cas faire office d'armée nationale, telle que nous venons de la définir. Elle soulève d'ailleurs d'autres problèmes. Ses éléments, par exemple, ne seraient pas interchangeables avec ceux de l'armée européenne et risqueraient par surcroît d'être traités dans le pays en parents pauvres.

Sa nature se heurterait à d'insurmontables difficultés. On n'y pourrait utiliser en temps de paix le personnel du contingent — nous en vivons la preuve ! La composerait-on d'éléments français de métier ? Ce serait au détriment de nos forces européanisées que nous ne pourrions plus encadrer. Ne comprendrait-elle enfin que des indigènes ou des étrangers ? Ce serait immoral et dangereux à plus d'un titre !

Où placerions-nous cette armée indigène d'Afrique qui s'est révélée, outre une merveilleuse réalisation franco-musulmane, une des pièces maîtresses de notre force militaire ? Son emploi par unité la plus petite possible à l'intérieur d'une armée européenne intégrée serait une véritable gageure qui ne manquerait pas de nous nuire dans l'esprit de maints participants et de mettre en danger notre autorité tout entière sur nos soldats indigènes d'abord et sur l'Afrique du Nord tout entière ensuite ! Si l'armée d'Afrique a pu relever un à un tous nos titres de gloire en Italie et prendre une part si glorieuse à la libération de la mère patrie, ce n'est pas grâce à un costume et à une instruction américains, mais bien parce qu'elle avait gardé autour de notre unique drapeau son entraînement traditionnel, sa cohésion, sa nature et son âme !

(1) Voir *France-Illustration* du 17 mars 1951.

Contre toute attente, il ne semble pas que le côté moral de la question ait beaucoup inquiété les membres de la Conférence pour l'institution d'une armée européenne.

Il ne serait à leur avis que de doter les soldats européens d'une tenue uniforme et d'accoler au besoin à leur drapeau national celui de l'Union européenne pour qu'ils acquièrent aussitôt un esprit national élargi, suffisant pour faire office d'idéal pour lequel on meurt.

Il n'y a, disent certains, qu'à se référer aux exploits du glorieux bataillon français de l'O. N. U. ou de la Légion étrangère. De tels soldats, comme nos admirables cadres de métier en Indochine, sont à la vérité de la catégorie de ceux dont on peut dire « que ce sont toujours les mêmes qui se font tuer » ! Mais, hélas ! leur nombre serait de peu de poids au regard des effectifs nécessaires pour sauver l'Occident !

Imaginons au contraire ce que pourrait être, dans le laps de temps qui nous est imparti, le sentiment du Français mobilisé au nom d'une autorité — supranationale sans doute mais étrangère à ses yeux — pour aller combattre dans une unité européenne à laquelle aucun lien ne le rattacherait ! Aura-t-il reçu par don spécial du Saint-Esprit celui de l'Europe ? Ou bien plutôt ne s'imaginera-t-il pas, aux heures de désespoir, qu'il va se faire tuer pour le roi de Prusse !

Voilà qui doit faire réfléchir. Car c'est en face de telles troupes prises en « flagrant délit de formation spirituelle » que surgiraient demain les masses soviétiques fanatisées, dont les forces sino-coréennes ne sauraient fournir qu'une pâle image, nonobstant l'effet qu'elles ont produit. A la mystique dont les cerveaux russes sont maintenant imprégnés depuis la prime jeunesse s'ajoute un patriotisme slave soigneusement entretenu et magnifié, dont les colonnes allemandes ont pu éprouver la valeur devant Moscou.

Notre premier devoir n'est-il pas dès lors de tremper notre force morale à la mesure de tels dangers ? Et de quoi pourrait-elle donc être faite d'ici peu sinon des vertus traditionnelles de la race et des valeurs premières de notre civilisation ?

De récentes enquêtes ont signalé dans les générations qui viennent un certain abaissement du sens national, le développement de l'individualisme, la disparition de la personnalité. On reconnaîtra que de l'école à la caserne il y a une œuvre de première urgence à accomplir.

L'éducation de la nation est l'assise indispensable de toute défense nationale sans laquelle on ne saurait *a fortiori* construire de défense européenne.

Notre contribution à une armée européenne intégrée n'aura de valeur que le jour où le Français, arraché par la guerre à son établi ou à sa charrue, sera prêt à mourir pour la défense du sens européen ! Entre celui-ci qu'il faut créer et le sentiment national qu'il faut refaire, il y a une soudure qu'il serait criminel de négliger.

Or, bien loin de suivre cette voie, nous laissons s'insinuer dans les masses une illusion mortelle sur la vertu magique d'une armée européenne construite dans l'abstrait ! Combien de Français moyens, suivant la pente naturelle de notre esprit de facilité, voient en elle le moyen de réduire aux moindres frais l'application d'imprescriptibles devoirs. Elle tend à effacer ainsi les notions autour desquelles devrait se catalyser notre défense.

L'armée européenne, quel que soit son degré d'intégration, doit avoir pour effet d'assurer la solidarité de tous les Etats occidentaux devant la mort qui les menace, mais elle ne saurait alléger en définitive les obligations financières, matérielles ou humaines de chacun.

En regard, comment ne pas voir la démoralisation profonde de notre armée saignée aux quatre veines dont, de projets en projets, on lanterne la reconstitution et à qui l'on ne promet de survie que dans une fusion à laquelle elle ne croit pas. Par delà les théoriciens en chambre on songe à tous ceux de la grande Muette qui avaient répondu à l'appel de la vocation et goûté à la coupe magique de la gloire et qui voient maintenant ceux dont dépend leur sort faire litière de toutes les traditions où ils avaient puisé leurs vertus, celles de la race.

LE TÊTE-A-TÊTE FRANCO-ALLEMAND

Contrairement à l'opinion générale des promoteurs des projets en cours, *le réarmement de l'Allemagne*, pour important qu'il soit, ne saurait constituer qu'une face de la question. Il n'infirme en rien l'exposé qui précède, bien au contraire.

Qu'il nécessite certains aménagements dans la solution désirable, nul n'en saurait douter ! Mais qu'il la conditionne entièrement, c'est ce qu'on ne saurait admettre sans la fausser d'entrée en jeu. C'est cependant ainsi que les milieux officiels ont établi le projet dont la France porte la responsabilité. Nous supportons en fait les conséquences d'une politique qui s'est toujours refusée à une entente directe entre notre pays et l'Allemagne. Nous subissons aujourd'hui une nécessité inéluctable, tout en prétendant en limiter la portée et les dangers.

Les Etats participant à une éventuelle armée européenne se réduisent, on le sait, en dehors des deux principaux intéressés, au Luxembourg, à la Belgique, et, pour partie seulement, à l'Italie. Cette dernière, en effet, bénéficiant d'un partage, d'ailleurs discutable, du théâtre européen, disposera certainement pour sa propre défense d'une armée particulière, conservant ainsi — comme l'Espagne — une souveraineté supérieure à la nôtre !

Si l'on veut bien considérer les chiffres des populations en cause, on voit qu'en définitive on assiste à ce fameux tête-à-tête franco-allemand qu'on avait voulu éviter !

L'affaire se résume dès lors en peu de mots : en supprimant les armées nationales le projet en cours consacrerait dans les plus mauvaises conditions possibles l'égalité des droits que nous avons acceptée entre la France et l'Allemagne. On aligne rait dans un premier stade le réarmement de celle-ci sur notre armée en voie de redressement, et, tout en intégrant ses forces, on les augmenterait parallèlement aux nôtres également intégrées. Nous renoncerions ainsi à la marge qui faisait notre sécurité et assurait notre propre défense. Ce n'est pas sans étonnement que l'on voit tant de craintes aboutir à une situation inespérée pour notre voisine hier encore si menaçante.

Sans doute est-ce pour effacer cette défaite diplomatique que l'on s'évertue à rechercher une intégration à partir de l'unité la plus élémentaire possible, espérant ainsi qu'un voile d'européanisme artificiel brouillera jusqu'aux dernières traces d'un militarisme dont on avait si peur. Croire qu'on y dissoudra l'Allemagne serait une illusion dangereuse. Il n'est que d'écouter les chants qui montent des bords du Rhin pour comprendre tout aussitôt que l'Allemagne ne perdra pas son caractère propre dans une intégration, si complète soit-elle. Tout l'y porte : sa défaite à laquelle elle veut survivre, sa position aux avant-postes sur la carte de guerre et, par delà le rideau de fer qui la coupe en deux tronçons, des enfants qui appellent à la mère patrie !

Au reste les Etats-Unis ne s'y trompent pas. Devant les atermoiements de notre politique militaire, ils ont revisé leurs préventions contre un système qui leur permet du moins de réaliser certaines de leurs conceptions essentielles de la défense de l'Europe. Ils se préoccupent avant tout de s'établir solidement en Afrique du Nord et en Espagne, où ils trouveront bases et réserves, cependant qu'à la pointe du combat ils pourront se fier à des unités qui sous couvert de paraître européennes constitueront en réalité la manifestation d'un pays qui veut revivre. Ne convient-il pas de reviser une politique qui n'aurait d'autre effet que de nous placer à la remorque de celui-ci ?

On est d'autant plus libre pour parler de cette question qu'on est plus convaincu de la nécessité d'intégrer l'Allemagne dans le clan des démocraties de l'Occident et, loin de l'abandonner dans une neutralité dangereuse, de l'associer à la défense, sur son propre territoire, d'une civilisation dont elle doit se réclamer. Mais s'il y avait des assurances à prendre dans le temps et des modalités à observer, c'était bien dans la réalisation de ce rétablissement nécessaire.

La force française était la condition première du réarmement de l'Allemagne ! Et c'est à la lumière de cette vérité qu'il faut mesurer l'erreur commise depuis janvier 1946 dans un désarmement inconsidéré.

Il est inadmissible que nous ayons pu laisser prescrire notre priorité dans le réarmement. Est-il encore temps de l'obtenir ?

S'il est un point sur lequel nous ne saurions transiger, c'est bien celui du maintien d'une armée française aussi autonome que toutes celles qui font partie des forces atlantiques. La fabrication en France d'un matériel qui peut être en partie français se justifiera alors pleinement et il sera grand temps de lui donner tout l'essor nécessaire.

Si l'armée nationale est le baromètre de la souveraineté, on conçoit combien il est nécessaire d'agir avec prudence dans l'aliénation de ce qui marque notre personnalité propre au regard d'Etats qui la garderont tout entière. La France ne saurait sans péril renoncer à son rang de troisième grande puissance occidentale au profit d'une union qui ne comprendrait qu'une partie des pays européens. Certes il nous appartient de créer des liens de plus en plus intimes entre les plus intéressés et les plus proches, mais une fédération européenne véritable serait-elle concevable sans l'Angleterre, autour de qui évoluent les Etats nordiques et le Portugal ? En faveur de qui nous avons par trop relâché les liens qui nous unissaient à la Grèce et à la Turquie et abandonné les droits que nous avions sur les Etats du Levant ? Serait-elle concevable sans l'Espagne, à qui il nous appartenait d'ouvrir les rangs de la communauté européenne pour la défense d'une civilisation avant tout latine ? Au lieu d'utiliser les ressources qu'elle offre à notre conception stratégique, nous nous sommes laissé devancer par les Etats-Unis, pour le plus grand dommage de notre place en Europe. Comment pourrions-nous prétendre prendre la tête de la Fédération européenne quand nous laissons à d'autres le soin d'attirer dans leur orbite des Etats qui devraient évoluer dans la nôtre !

Même au delà du rideau de fer n'est-ce pas le rayonnement français qui devrait entretenir tous les espoirs ? Le sens européen n'a pas d'autre origine que la spiritualité française. Mais de tels rayonnements réclament l'indépendance de l'esprit, intimement liée à la souveraineté politique !

NE BRÛLONS PAS LES ÉTAPES

On peut se demander enfin quelle sera notre autorité dans l'Union française quand notre souveraineté aura été déléguée à un gouvernement supra-national sous la forme la plus frappante qui soit aux yeux de nos ressortissants : l'armée française, qui a conquis et pacifié notre Empire. Que vient-on nous parler à ce propos d'armée de souveraineté. Quelle sera la valeur d'une force ne représentant plus une autorité libre au regard de celle qui avait su attirer autant que conquérir : la force qui protège ?

Sans franchir les océans il n'est que de penser à notre Afrique du Nord, si proche de nous, si intimement liée à nous, si nécessaire à notre puissance et dont la défense ne fait qu'une avec celle de notre propre territoire. Dans un précédent article nous signalions les dangers courus par notre autorité dans ces pays du fait des politiques divergentes et intéressées de nos amis anglo-saxons. Que sera-ce si nous perdons aux yeux de nos indigènes le prestige d'une indépendance dont les autres pourront toujours se prévaloir ?

En somme, dans cette conjoncture de la défense de l'Europe, nous nous apprêtons à courir des risques dans l'espoir fallacieux d'éviter les dangers d'un réarmement de l'Allemagne par ailleurs nécessaire. C'est la politique de Gribouille.

Quel que soit l'angle sous lequel on étudie la question on s'aperçoit que la force militaire française est la condition première d'une politique sage et réaliste. Tout y invite. L'urgence d'une solution devant les dangers de l'heure, la prudence à l'égard de nos voisins, les susceptibilités que la force germanique renaissante ne manquera pas d'éveiller chez ceux dont l'action précipitée ne nous laisserait pas le temps de reviser notre point de vue ni d'assurer notre propre défense.

On ne brûle pas les étapes dans une transformation aussi profonde que celle qu'on nous propose. Il importe au contraire d'aller prudemment de réalisation en réalisation.

L'armée européenne devrait recevoir dans le temps des missions de plus en plus vastes et profondes, auxquelles sa nature se serait constamment adaptée.

Marquant au début la solidarité de tous les Etats occidentaux devant la menace soviétique, elle devrait constituer simplement la couverture de l'Europe et la défense du glacis germanique. Il suffisait pour cela de créer une organisation européenne du haut commandement, des états-majors supérieurs et des services. C'est à ces échelons que devait au début se limiter l'intégration. De ces organismes dépendraient des divisions nationales interchangeables entre elles et avec les divisions de renfort fournies par les nations. Toutes les forces allemandes auraient relevé d'entrée de jeu, quelle que fût leur nature, de l'organisme européen puisque l'Allemagne se trouverait tout entière dans sa zone opérationnelle.

Dans cette contribution à une même œuvre l'émulation nationale aurait joué pour le plus grand bien des entreprises fructueuses.

Alors sans doute aurait-on pu espérer voir évoluer un état d'esprit dont seules les transformations auraient commandé la marche progressive vers la Fédération européenne.

"FORMATION 4 A 6/8 DE CUMULUS, BASE VERS 1.000 MÈTRES. VENT SEC. N.-E. 10 NŒUDS"

M. HÉRON, CHEF DU CENTRE, ET Mme DE ABELENDA, PILOTE, CHAMPIONNE DE FRANCE, SCRUTENT LE CIEL EN VUE DE DÉPARTS ÉVENTUELS.

Une journée au centre de vol à voile de BEYNES

AU SEIN DES NUAGES, A LA CONQUÊTE DE L'INSIGNE D'OR

Si l'aviation accapare l'attention des foules, qui en suivent, avec un intérêt qui ne se dément pas, les performances, le vol à voile ne connaît pas une popularité équivalente. Mais pour être plus discret son rayonnement est profond. Ceux qu'il a conquis sont véritablement des passionnés. Pour s'en rendre compte il suffit d'avoir passé quelques heures en compagnie de monteurs et d'élèves sur un terrain comme celui de Beynes, dont nos photographies montrent l'activité. Heures fort agréables dans un milieu éminemment sympathique ; l'enthousiasme ici fait plaisir à voir.

Le vol à voile est sans doute l'idée première de l'aviation. L'homme, envieux des possibilités de mouvement dont l'oiseau dispose, a voulu rivaliser avec lui. Et le vol à voile est sans doute ce qui se rapproche le plus des mouvements de l'oiseau dans l'air. Comme celui-ci, le planeur utilise les courants ascendants et descendants. Mais ce que l'oiseau fait d'instinct, il faut à l'homme un entraînement minutieux pour y parvenir.

LA MANCHE A AIR INDIQUE POUR L'ATTERRISSAGE LA DIRECTION DU VENT.

Certains sans doute sont mieux doués, ont en quelque sorte un « sens » de l'air. Leur maîtrise s'attestera plus vite.

Tous ceux, en tout cas, qui s'adonnent à ce sport sont d'accord pour déclarer qu'ils lui doivent d'exquises impressions. Loin du monde, sur leur machine silencieuse, ils éprouvent un sentiment puissant de liberté. Et rien n'est plus gracieux que de voir évoluer dans l'air ces « albatros » et de les voir, ayant franchi bois et collines, se poser doucement. Le vol à voile a ses champions, ses as. Il faut souhaiter qu'ils aient de nombreux émules, qui, à leur exemple, se lanceront à la conquête de l'insigne d'or si envié qu'on n'obtient qu'après avoir couvert 300 kilomètres à 3.000 mètres d'altitude.

BEYNES TIENT UNE

Le plaisir de voler se paie : tous doivent prêter la main au service, même pour ouvrir le « nid ».

Derniers préparatifs avant le départ. Le port du parachute dorsal est obligatoire.

L'instant du départ est arrivé. Tout est prêt. Le planeur C. 800 va prendre son vol

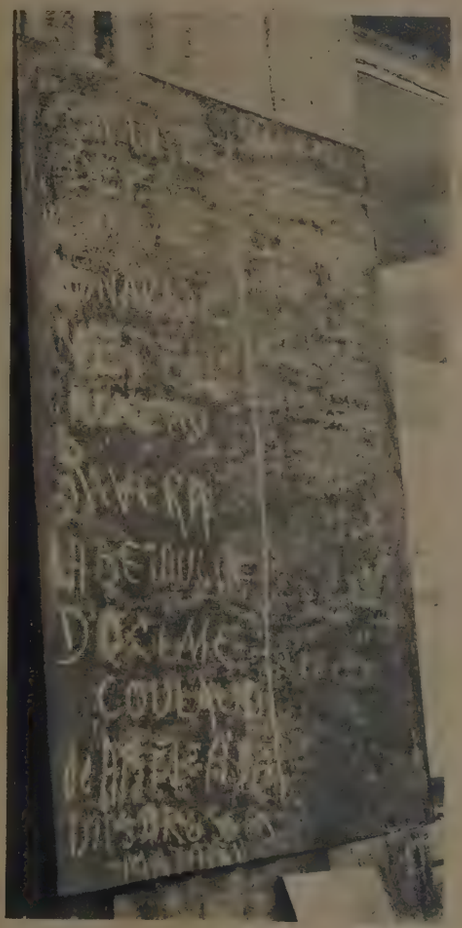
Un planeur a double commande C. 800 survole la campagne. A bord est un moniteur qui veille a la correction des manœuvres de son élève. Au fond, le village de Beynes, dont les habitants ne s'étonnent plus au passage des grands oiseaux, leurs voisins.

Devant les hangars ou les appareils sont remisés s'étend une aire cimentée ou pendant les séances d'entrainement règne l'animation. De la on suit les évolutions des camarades.

PLACE PRÉPONDÉRANTE DANS L'HISTOIRE DU VOL A VOILE

CE POLICIER DE LA ROUTE EST UN FERVENT DU VOL A VOILE. BIBI, LE CHIEN, N'EST PAS UN DÉBUTANT.

LE centre de Beynes est un centre interclubs. Il a pris un véritable caractère international et de très nombreux pilotes étrangers viennent s'entraîner sur ce terrain. Comme centre interclubs, sous la présidence de M. Ducellier et la direction de M. Héron, il groupe une douzaine d'aéro-clubs parisiens. Une cinquantaine de pilotes appartenant à ces clubs volent quotidiennement, guidés par les moniteurs.



SUR CE TABLEAU D'AFFICHAGE LA PRÉSENCE DES ÉLÈVES EST CHAQUE JOUR ENREGISTRÉE.

M. DUCELLIER, PRÉSIDENT DU CENTRE, ET SON CHEF PILOTE, M. KIRSCHROTH.

BEYNES est particulièrement bien équipé en planeurs de performance excellents pour la grande distance. On y pratique aussi beaucoup le vol d'altitude au sein des nuages.

Pour l'instruction des élèves le Centre dispose d'une trentaine de planeurs de types divers ; une vingtaine sont régulièrement en service, les autres étant en réparation ou stockés. Comme nous l'indiquons ailleurs, les réparations sont faites sur place.

Le terrain de Beynes se trouve disposé en travers des vents dominants et possède un certain relief, ce qui contribue à rendre moins facile le travail des débutants, mais l'excellence de l'instruction transforme en avantages ces difficultés, et les élèves font des progrès très rapides.

LES NOTES DU « PLANCHARD » SUR LES PHASES DES VOLS FACILITERONT LES CRITIQUES DU MONITEUR.

LE vol de distance est la grande spécialité du Centre, et au-dessus de son terrain des dizaines de milliers de kilomètres ont été couverts. Presque tous les records français de distance, féminins ou masculins, y ont été réalisés.

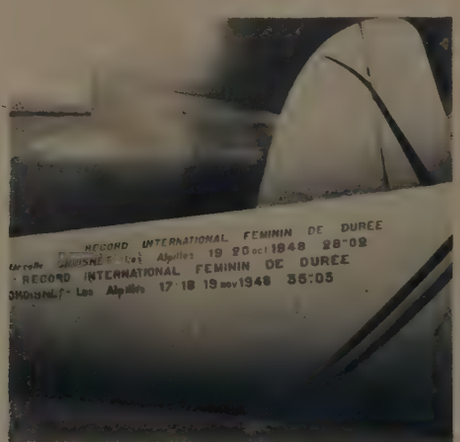
LES CONSIGNES DE SÉCURITÉ PORTÉES SUR CE PANNEAU SONT A OBSERVER STRICTEMENT.

UN DES MONITEURS, M. RÉMANDE, QUI A DÉJA FORMÉ UNE LÉGION DE PILOTES.

QUELQUES ASPECTS DE LA VIE AU CENTRE DE BEYNES

DANS LE CLUB-HOUSE DE BEYNES: AU BAR, DE G. A DR., LE CHEF PILOTE ADJOINT KIRSCHROTH, LE MONITEUR RÉMANDE, LES ÉLÈVES MM. LA BETHOULE ET DESBROSSES ET M^me^ DE ABELENDA. LA POPOTE, OU VOISINENT DES ÉLÈVES DE CONDITIONS SOCIALES DIVERSES. LE BUREAU DE PILOTAGE. SUR LA TABLE, QUELQUES PARACHUTES.

LE TABLEAU DE BORD D'UN PLANEUR EST ÉQUIPÉ DE NOMBREUX INSTRUMENTS : HORIZON ARTIFICIEL, COMPAS, ALTIMÈTRE, ETC.



SUR LE FUSELAGE DU R. 105 UNE INSCRIPTION RAPPELLE LES VICTOIRES DE M^me^ CHOISNET, RECORDWOMAN INTERNATIONALE. CI-DESSOUS, UN HOMME DONNE AU TREUIL LE SIGNAL DU DÉPART A L'AIDE D'UN PANNEAU.

Le B. O., ainsi appelé en souvenir du vieil autobus Le Bourget-Opéra qui ramenait parfois les aviateurs du Bourget a Paris.

Au centre même de Beynes on procède sur place a toutes les réparations qui sont nécessaires. Voici l'atelier de menuiserie.

Un planeur « Kranich » a l'altitude d'environ 300 mètres. Ci-dessous, ces trois chiens, Mouchet, Mouchette et Laury, ont a leur actif plusieurs heures de vol. A coté, un impressionnant passage au-dessus des champs.

Pour commémorer le dernier vol effectué par Edmée Jarland le 16 avril 1939.

MONET

« La Dame en robe verte. »

DEGAS

Les visiteurs sont nombreux à l'Orangerie, nombreux les connaisseurs.

« IL N'EST CLARTÉ QUE DE PARIS »

IMPRESSIONNISTE

En face de tant d'œuvres prestigieuses de la peinture française du XIXe siècle envoyées par les musées allemands à l'exposition de l'Orangerie, les Français ne peuvent se défendre de quelque sentiment d'humiliation. Alors que nos musées se montraient si réticents et parfois même si franchement hostiles aux nouvelles tendances de la peinture, alors que la donation Caillebotte n'était acceptée qu'avec beaucoup de difficultés, les maîtres français pénétraient en nombre dans les collections publiques d'outre-Rhin.

Au vrai, l'opposition des milieux officiels n'était sans doute pas moins forte que chez nous — et il s'y ajoutait encore un sentiment nationaliste qui rendait la tâche plus redoutable. Toujours est-il qu'un mouvement très ardent en faveur de l'impressionnisme français prit alors naissance en Allemagne dans les années 1880 : des écrivains, des artistes, des collectionneurs et quelques conservateurs de musée particulièrement perspicaces manifestaient une

« Musiciens à l'orchestre. »

RENOIR

« Le Ménage Sisley. »

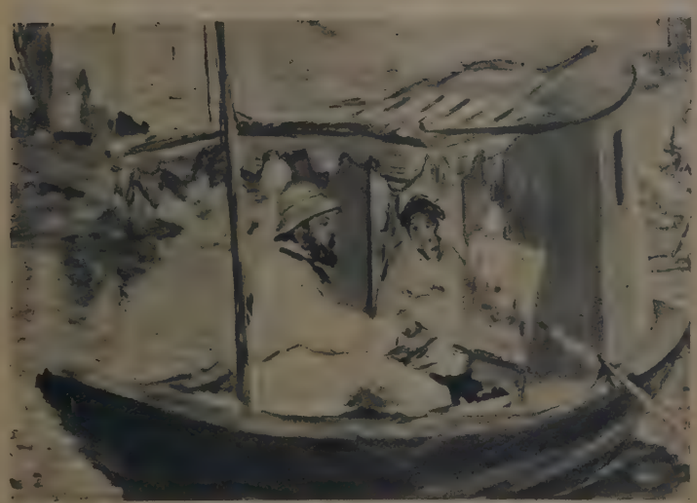
A L'ORANGERIE

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

compréhension profonde et une sympathie active pour l'esthétique nouvelle. Ils surent susciter des dons pour les musées et, bravant une certaine opinion, faire triompher peu à peu notre école impressionniste, aujourd'hui indiscutée.

Entendons le mot impressionniste dans un sens très large. Nous voyons à l'Orangerie, comme un prélude, des œuvres de Delacroix, de Géricault, de Daumier, de Corot et de Courbet, qui appartiennent au romantisme et au réalisme, et aussi de Van Gogh, de Cézanne, de Gauguin et de Degas, qui étaient en réaction contre les déliquescences de l'impressionnisme.

Dans cette exposition sensationnelle, où l'on ne voit guère que de véritables chefs-d'œuvre, la participation de Manet, surtout, prend un caractère révélateur et triomphal. Nous pouvons en effet y admirer des tableaux d'époque qui sont peu ou mal représentés dans nos collections. (Il serait souhaitable qu'une confrontation nous permette un jour de suivre dans son ensemble l'évolution du maître.) La grandiose et sobre composition de l'*Exécution de*



MANET

« Claude Monet dans son atelier » ou « La Barque ».

CÉZANNE « Portrait de l'artiste. »

DAUMIER « Le Drame. »

l'empereur Maximilien, à base de gris et de noirs, donne la preuve d'une virtuosité presque paradoxale. Des scènes aussi admirablement peintes que *la Barque* ou *la Partie de croquet*, dans leur savoureuse intimité, n'atteignent peut-être pas l'exquise qualité du *Déjeuner à l'atelier*, qui rappelle à la fois Franz Hals et Velasquez. Cette finesse et cette autorité nous ne les trouvons pas dans cette demoiselle en jupon blanc — dite, à tort, *Nana* — à qui les organisateurs ont fait un sort sur leur catalogue et leurs affiches.

On pourra s'attarder longuement devant les tumultueuses compositions de Delacroix, devant la charmante *Femme à la rose*, de Corot. La robuste générosité de Courbet, la dramatique vigueur de Daumier (avec une des fantomatiques pochades de *Don Quichotte*) nous retiendront avant d'arriver aux impressionnistes proprement dits, dont on peut être surpris de ne voir que si peu de paysages lumineux de la dernière période. *La Dame en robe verte*, de Monet, d'un si beau style vigoureux, est si loin des *Meules* et des *Nymphéas* ! *L'Amazone*, de Renoir, strictement sanglée dans sa robe de soie, ou l'attendrissant *Ménage Sisley* évoquent si peu les carnations éclatantes du maître de Cagnes !

Les Sisley, les Pissarro, bien que de premier ordre, ne nous apportent rien que nous n'attendions. Quatre Van Gogh arlésiens, d'une intensité éblouissante et, d'ailleurs, notoires. Sept Cézanne d'anthologie. La sombre splendeur des *Contes barbares* de Gauguin s'oppose à l'audacieuse lumière de ses *Cavaliers au bord de la mer*. Les étincelantes ballerines de Degas jaillissant au-dessus des instruments de la fosse d'orchestre contrastent avec les filles pâles et ternes de Toulouse-Lautrec.

Cette manifestation n'aurait pas eu lieu si les musées de Munich, Berlin, Brême, Cologne, Essen, Hambourg, Mannheim, etc., ne s'étaient dépouillés de leurs plus belles toiles de cette époque. L'incontestable rayonnement de ces peintures est si puissant que l'on entend déjà célébrer leurs mérites en les opposant à nos propres collections d'impressionnistes. N'exagérons rien. Notre musée des Impressionnistes comprend des œuvres non moins admirables et beaucoup plus nombreuses. Et nous ne saurions trop engager les visiteurs de l'Orangerie à traverser le jardin et à entrer au musée du Jeu-de-Paume : ils pourront faire les comparaisons les plus instructives, suppléer aux carences de l'une et de l'autre salle, bref avoir une image à peu près complète de ce que fut cette époque capitale de la peinture française.

GAUGUIN « Cavaliers au bord de la mer » (îles Marquises).

VIEUX PROBLÈMES ET PRÉOCCUPATIONS NOUVELLES

L'EXPLICATION ENTRE L'OCCIDENT ET LE MONDE ARABE AURA-T-ELLE LIEU A LA TRIBUNE DE L'ASSEMBLÉE ?

Pour la seconde fois la colline de Chaillot a l'insigne honneur d'être devenue pour quelques semaines un territoire international sur lequel le drapeau de l'O. N. U. flotte côte à côte avec les pavillons de cinquante-huit nations adhérentes.

En 1948 le palais de Chaillot lui-même avait abrité durant deux mois les délégués « onusiens ». Cette fois ils ont dû se familiariser dès leur arrivée avec les vastes bâtiments provisoires qui s'allongent au pied de la colonnade, en masquant — provisoirement — l'harmonieuse perspective du Champ-de-Mars.

La France sent tout le poids de l'honneur qu'on lui a fait en choisissant sa capitale pour abriter la sixième Assemblée ordinaire des Nations Unies. Aussi a-t-elle consenti allégrement l'effort nécessaire pour que ses hôtes mondiaux puissent disposer du confort qu'exige un séjour prolongé et d'un climat favorable à leurs travaux.

Ils sont assurés de rencontrer chez nous l'hospitalité souriante qui compte au nombre des meilleures vertus françaises. D'ailleurs les « leaders » de cette grande saison internationale sont figures familières au public parisien, depuis M. Acheson et Mme Roosevelt jusqu'à M. Vychinski, qu'accompagne une imposante délégation soviétique. Et c'est avec satisfaction que l'on retrouve à la tête de la délégation britannique le fidèle ami de la France qu'est resté M. Anthony Eden, toujours élégant, les tempes un peu plus argentées qu'avant guerre.

L'O. N. U. ET LA « GUERRE FROIDE »

Ces « ténors » de la politique internationale parviendront-ils, au cours des discussions, à dégager quelque peu l'atmosphère mondiale des lourdes nuées qui l'obscurcissent ?

A dire vrai, les débats de l'Assemblée ne s'ouvrent pas précisément dans l'euphorie. Après six ans d'existence l'organisation des Nations Unies, instaurée pour veiller sur la paix des peuples, n'a guère répondu aux vœux que ceux-ci formulaient autour de son berceau. On se bat en Corée, on se bat en Indochine, les fermentations d'un nationalisme xénophobe s'étendent de l'Asie orientale au monde arabe, un fanatisme exacerbé engendre les attentats, les meurtres politiques, et la « guerre froide » s'étend sur de nouveaux fronts.

Dans son rapport annuel M. Trygve Lie, secrétaire général de l'O. N. U., souligne ce qui est l'évidence même, à savoir qu'il ne peut y avoir de paix durable sans un règlement pacifique entre les deux groupes de grandes puissances ; cela par le moyen de négociations, de concessions réciproques et par le développement de la confiance mutuelle.

Or tout reste à faire dans pareil domaine ; la précédente Assemblée s'est séparée en février dernier dans l'impuissance et dans la lassitude, sans avoir pu trouver de solutions efficaces aux plus essentiels des problèmes débattus à Lake Success.

Il n'apparaît pas, cette fois encore, que l'accord puisse se réaliser aisément sur les plus importantes des cinquante-huit questions portées à l'ordre du jour provisoire établi par le bureau et qui est susceptible d'être modifié par l'Assemblée elle-même.

Outre les rapports du secrétariat, du Conseil de sécurité et des autres organismes « onusiens », l'Assemblée verra revenir devant elle des problèmes qui lui sont devenus familiers : l'indépendance coréenne, les mesures à prendre pour assurer le maintien de la paix et de la sécurité collective, le contrôle de l'énergie atomique, le désarmement. Sans préjudice de l'irritante question des admissions. Car cette universalité sans laquelle l'O. N. U. n'est qu'un organisme incomplet n'a fait aucun progrès. Quatorze demandes d'admission restent toujours en suspens, dont celles de l'Italie et de la Chine communiste, et il est fort douteux qu'un accord intervienne sur l'admission en bloc des Etats demandeurs qui sera proposée par le représentant de la Yougoslavie.

VIEILLES QUESTIONS ET PROBLÈMES NOUVEAUX

La sécurité internationale, une fois de plus, fournira le thème du débat central de l'Assemblée. Débat sans issue tant qu'il ne sera pas précédé d'un dialogue direct entre l'Est et l'Ouest, c'est-à-dire entre les « Quatre Grands ». Mais on en est toujours au régime de la douche écossaise, et les velléités de conversations qui se manifestent périodiquement de l'autre côté du rideau de fer s'accompagnent trop souvent de gestes provocateurs et d'un renforcement des consignes de désagrégation nationale données aux disciples de Moscou.

De même l'organisation d'une force internationale a abouti à ce résultat paradoxal qu'en Corée l'action concertée des troupes de l'O. N. U. s'est heurtée à la volonté agissante de nations qui appuient et alimentent la résistance d'un agresseur dûment reconnu et condamné comme tel.

Or, l'échec de la conférence préparatoire des suppléants, en mai dernier, le démontre, il n'est pas de conversation utile possible tant que continuera cette guerre, tant que n'aura pas été enfin conclu cet armistice dont les plénipotentiaires s'efforcent en vain, depuis le 8 juillet dernier, de déterminer les conditions.

Le problème du désarmement n'est pas davantage en passe d'aboutir, car les positions restent inchangées. Contrôle de l'énergie atomique, réclame l'U. R. S. S. Contrôle général des armements de toute nature avec garanties indispensables de vérifications, rétorquent les U. S. A. En attendant les expériences atomiques se multiplient, les moyens de destruction s'accumulent de part et d'autre à un rythme inquiétant. Et les anticipations extravagantes sur les effets d'une guerre possible, comme celles de la revue *Colliers*, ne sont certes pas de nature à ramener la quiétude et la sérénité dans le cœur des hommes !

A ces préoccupations, qui forment, pourrait-on dire, le « fond sonore » du film qui va se dérouler au Palais de Chaillot, s'ajoutent d'autres problèmes d'une brûlante actualité et qui ne seront peut-être pas sans mettre à rude épreuve le prestige de l'Assemblée.

L'an dernier la Corée constituait l'abcès de fixation. Aujourd'hui les regards se portent sur le Moyen et le Proche-Orient, où un drame en plusieurs tableaux se joue entre l'Islam et l'Occident.

Les erreurs commises en Iran par nos amis de Londres, les hésitations qui ont finalement abouti à l'évacuation d'Abadan ont eu une profonde résonance à travers le monde arabe. En jetant de l'huile sur les foyers d'agitation nationaliste, les « apprentis sorciers » ont contribué à propager un incendie qui se rapproche et dont nous risquons d'être un jour les victimes. La guerre, en tout cas, est ouvertement déclarée à l'influence occidentale dans la Méditerranée orientale, et il n'est pas sûr que l'Assemblée des Nations Unies parvienne à se débarrasser du conflit anglo-égyptien avec la même désinvolture que celle dont le Conseil de sécurité a fait montre à l'égard de l'affaire des pétroles iraniens.

Au palais de Chaillot retentiront les échos de l'explication qui se déroule le long du canal de Suez et sur les bords du Nil si l'Egypte prétend y dénoncer comme un « acte de force » la présence — en vertu d'un traité en bonne et due forme — des troupes britanniques dans la zone de Suez et si elle revendique sa souveraineté sur le Soudan alors qu'un courant très net se dessine à Khartoum pour une évolution constitutionnelle vers la pleine indépendance politique.

En l'espèce, alors que l'Egypte se refuse d'avance à reconnaître toute décision qui ne serait pas conforme à ses desseins, l'Angleterre est assurée de l'appui des Etats-Unis et de la France. Cette unité de vues ouvre-t-elle vraiment la voie à la politique cohérente, harmonieuse et suivie qu'impose aux Occidentaux la grande offensive du mouvement panarabe ?

LA QUESTION MAROCAINE

Première puissance méditerranéenne, la France y est intéressée au premier chef, surtout depuis qu'elle a eu la pénible surprise de trouver comme porte-parole de la Ligue arabe et de la propagande séparatiste cette Egypte où elle compte tant d'amitiés et à laquelle l'attachent, de longue date, de solides liens culturels.

Il en est pourtant ainsi, et devant l'Assemblée les délégués du Caire insisteront pour obtenir la discussion de la plainte égyptienne en accusant les Français de violer, par leur présence au Maroc, les principes de la charte des Nations et de la Déclaration des Droits de l'Homme !

Encore que nous n'ayons rien à redouter d'un débat où serait vite mise en lumière la grande œuvre de progrès social, d'émancipation et de justice accomplie au Maroc, notre gouvernement est résolu fermement à contester la compétence des Nations Unies en pareille matière.

Les délégués de la Grande-Bretagne se trouveront d'accord avec les nôtres pour démontrer qu'il s'agit d'une question relevant de la juridiction exclusive d'un Etat membre et qu'il appartient en conséquence à la France d'en débattre, le cas échéant, avec le sultan.

M. Dean Acheson et ses collègues des U. S. A. semblent avoir, de leur côté, des vues plus « réalistes » que celles dont M. Robert Schuman avait rapporté les échos lors de son dernier voyage aux Etats-Unis. Aurait-on compris enfin à Washington que le Maroc, au même titre que Suez ou qu'Hanoï, constitue un bastion de la défense commune des Alliés et qu'une solidarité étroite entre ceux-ci est le garant indispensable d'une sécurité atlantique effective ?

La question marocaine figure à l'ordre du jour provisoire de l'Assemblée. Il appartient au bureau de celle-ci de l'y maintenir ou de l'en écarter. Si elle devait venir en discussion devant l'Assemblée, on veut croire que la délégation américaine appuierait la thèse de l'incompétence. La France ne doit pas subir l'injuste affront de voir la tribune du palais de Chaillot fournir des aliments à la propagande séparatiste en Afrique du Nord et à une agitation xénophobe que les incidents sanglants de Casablanca viennent d'illustrer douloureusement.

1751-1951 IL Y A DEUX CENTS ANS NAISSAIT

JOUFFROY D'ABBANS, INVENTEUR DU « PYROSCAPHE »

par HENRI LE MASSON, de l'Académie de Marine.

M. JEAN MARIE PRONONCE SON DISCOURS A L'INAUGURATION DE LA NOUVELLE STATUE DE JOUFFROY D'ABBANS, DONT ON VOIT CI-CONTRE LA FORGE.

Si la plus ancienne étude complète d'un bateau à vapeur connue a été l'œuvre d'un mécanicien anglais, Jonathan Hulls, qui en publia la description en 1737, ce dernier ne réalisa jamais son projet en vraie grandeur. Aussi le mérite d'avoir produit le premier bateau à vapeur ayant vraiment navigué revient-il sans conteste à la France, et, si étrange qu'il paraisse, à trois officiers originaires d'une de nos provinces les plus éloignées de la mer. C'est en 1770, en effet, que deux officiers de Besançon, les comtes d'Auxiron et de Follenay, l'un et l'autre férus de mécanique, s'associèrent pour étudier la navigation à vapeur, mais c'est un autre Franc-Comtois, lui aussi officier, le comte, plus tard marquis, Charles-Dorothée de Jouffroy d'Abbans, qui, reprenant leurs projets et les développant suivant ses propres idées, devait les faire aboutir. Dès son plus jeune âge Jouffroy s'était également passionné pour la mécanique ; à vingt-sept ans, en 1778, il expérimenta sur le Doubs un premier bateau à « machine atmosphérique », long de 12 mètres, dont il avait construit la machine avec l'aide d'un chaudronnier local. Le bateau navigua effectivement, mais le propulseur, constitué par deux châssis à volets effaçables entraînés par des chaînes sous l'action du piston, se montra défectueux. Le vrai titre de gloire de Jouffroy d'Abbans date de 1783. Cette année-là, le 15 juillet, il réussit à faire remonter le courant de la Saône pendant quinze minutes à un grand bateau à aubes long de 46 mètres, déplaçant 182 tonnes — le *Pyroscaphe* — construit sur ses plans. On conserve dans les archives d'une étude notariale lyonnaise le procès-verbal de cet essai sensationnel, qui eut lieu devant un grand concours de population et qui souleva l'enthousiasme de dix mille spectateurs. Le mérite de Jouffroy d'Abbans est considérable, car il réussit son essai avec un véritable navire, suffisamment grand pour porter une machine puissante et un certain tonnage, et qui représentait bien plus qu'un simple bateau d'expérience. Innovation remarquable, la vapeur agissait sur une double crémaillère donnant un mouvement de rotation continu, ce qui permettait à son *Pyroscaphe* d'avancer régulièrement.

Le nom de Jouffroy d'Abbans n'est jamais complètement tombé dans l'oubli, comme celui de tant de précurseurs, bien que de son vivant l'inventeur n'ait rencontré que déboires et incompréhension, voire l'animosité de certains contemporains. Une canonnière dans notre marine et un cargo de la Compagnie des Chargeurs Réunis ont porté son nom. Le génial Robert Fulton, lui-même, a reconnu honnêtement qu'il avait appliqué dans une large mesure les idées de Jouffroy, dont il avait connu les travaux et les réalisations.

Reconnaissons que Fulton eut le mérite de perfectionner sensiblement les études de ses prédécesseurs et que son *Clermont*, le premier bateau à vapeur ayant effectué des services réguliers, a été tout autre chose qu'un simple plagiat.

Il est apparu cependant qu'il convenait d'honorer Jouffroy d'Abbans plus qu'il ne l'a été, et c'est pourquoi un comité s'est constitué pour célébrer le bicentenaire de celui qui fut le père de la navigation à vapeur. M. Jean Marie, président de la Compagnie Générale Transatlantique, M. Régnier, maire de Besançon, et l'Académie de Marine, dans la personne de son président, le commandant Bion, en ont été les instigateurs et les animateurs.

La naissance de Jouffroy d'Abbans, qui vit le jour à Roche-sur-Rognon, en Haute-Marne, le 30 septembre 1751, a été célébrée par une série de manifestations dont les plus importantes ont eu lieu en Franche-Comté en septembre et qui se sont achevées le 26 octobre à Paris par une séance solennelle en Sorbonne.

Les nombreuses personnalités qui avaient répondu à l'invitation du comité se sont d'abord réunies à Baume-les-Dames, sur les bords du Doubs, à l'endroit même où Jouffroy essaya son premier bateau. Des dames chanoinesses ont jusqu'à la Révolution résidé dans cette aimable et très vivante petite ville ; l'une d'elles était la sœur de Jouffroy ; et c'est grâce à leur aide financière que celui-ci put réaliser ses premières expériences dans ce qu'on appelle le bassin de Gandé. Sur les mêmes eaux calmes et tranquilles qui virent les évolutions du premier bateau de Jouffroy une vedette de la marine nationale promena les invités, après que plusieurs discours eurent rappelé les mérites de l'inventeur.

Plus émouvante peut-être fut la manifestation d'Abbans-Dessus, pittoresque village perché sur une crête d'où l'on admire un des plus magnifiques panoramas de la si belle Franche-Comté. Charles de Jouffroy, dépossédé de son droit d'aînesse par son père, qui trouvait indignes d'un gentilhomme les recherches et les travaux manuels auxquels il se livrait pour réaliser son œuvre, y résida pendant de longues années. C'est là qu'il formula sa théorie de l'hydrodynamisme, qu'il étudia l'utilisation de la roue à aubes comme mode de propulsion et qu'il conçut la machine et le mode de transmission qui assurèrent le succès de son *Pyroscaphe*. Au sommet d'un donjon aujourd'hui bien branlant et dont les Monuments historiques ignorent le délabrement on voit encore les restes de la forge qu'il utilisa. A son retour d'émigration, en 1801, Jouffroy y reprit ses travaux et, détail admirable, n'hésita pas à démolir, aidé par ses fils, une des ailes de sa propre maison pour se procurer les bois et les ferrures indispensables à la construction d'un nouveau bateau !

A Besançon enfin fut inaugurée une statue, due au talent du sculpteur Jégou, qui remplace le monument de bronze enlevé par les Allemands pendant la guerre. Une foule nombreuse assistait à cette manifestation car ce jour-là Besançon terminait en beauté une série de festivités, au premier rang desquelles figurait son quatrième festival de musique. On y avait également évoqué le souvenir d'un autre grand Français, le comte de Chardonnet, inventeur de la rayonne, à qui fut consacrée une fort intéressante exposition.

Jouffroy devait mourir dans le plus complet dénuement. Luttant jusqu'au bout, ayant repris ses expériences dès le retour des Bourbons et fait à nouveau la preuve de son mérite en lançant à Berey un petit vapeur à passagers, le *Charles-Philippe*, qui navigua sur la Seine en 1816, le chercheur épuisa ses dernières et pauvres ressources en essayant vainement de mettre en service sur la Saône un dernier vapeur qu'il avait justement baptisé le *Persévérant*. La société qu'il avait formée s'effondra par manque de crédits devant la concurrence de la puissante compagnie des « Bateaux-Courriers », solidement épaulée par le banquier Lafitte. Désespéré par la mort de sa femme et par la misère des siens — un de ses fils devait alors émigrer et faire souche au Brésil — Jouffroy, usant de ses prérogatives d'ancien officier, se fit admettre aux Invalides, où il mourut le 18 juillet 1832, enlevé par le choléra. Ses restes furent jetés dans la fosse commune !

Ainsi disparut, misérable et oublié pour quelque temps, l'artisan d'un des progrès qui ont le plus contribué au rapprochement des peuples et qui ont si puissamment aidé au prodigieux développement économique du XX^e^ siècle. Il convenait de rappeler la priorité de la France dans l'invention de la navigation à vapeur, et c'est ici qu'il faut citer l'émouvant appel adressé par Jouffroy à ses concitoyens. Mieux que tout autre texte, il révèle les souffrances de ce grand méconnu et la certitude où il était d'avoir œuvré dans la bonne voie. « Je dois à ma qualité de Français, écrivait-il, de revendiquer à la face de l'Europe la priorité d'une invention dont la gloire rejaillit sur mon pays. Il me suffira de placer mes droits sous la sauvegarde de mes concitoyens, qui penseront avec moi que l'honneur national n'est pas intéressé uniquement à envahir des provinces et à disputer des conquêtes, mais que la culture des arts et par conséquent la priorité des découvertes scientifiques forment une propriété nationale non moins glorieuse et aussi sacrée. »

LE CENTENAIRE D'UN AUTRE HOMME DE GÉNIE

D'ARSONVAL

OU « LA LUMIÈRE DE L'INTELLIGENCE »

PAR LE DOCTEUR L. CHAUVOIS

D'Arsonval ! Par un privilège insigne, il m'a été donné de vivre les dix dernières années de son existence (de 1930 à 1940) dans son absolue intimité comme assistant de son laboratoire, confident, médecin, ami et historien, partageant souvent sa vie et ses travaux.

D'Arsonval, c'était avant tout la lumière de l'intelligence, de cette intelligence qui voulait de la clarté partout, sur tous les problèmes.

Il est trop courant de ne voir en d'Arsonval que le créateur de la thérapeutique médicale par les courants de haute fréquence : la célèbre « d'arsonvalisation » qui s'inscrit au fronton des laboratoires d'électricité médicale des hôpitaux du monde entier. Mais la d'arsonvalisation n'est qu'un côté de l'œuvre de d'Arsonval.

Sans m'arrêter sur ses fameux « calorimètres » de 1875 et ses « étuves à température constante et autorégulation », œuvre de sa jeunesse comme préparateur de Claude Bernard, travaux qui servirent tant l'illustre maître ainsi que Pasteur dans leurs découvertes, ni sur ses « aiguilles électriques impolarisables » pour explorer les températures des tissus profonds et du sang, saviez-vous qu'il modifia, en ce temps-là, le téléphone tout nouveau-né de Graham Bell et celui de Hughes de telle façon que notre premier réseau téléphonique fonctionna pendant dix ans avec le téléphone à noyau magnétique d'Arsonval-Paul Bert ?

Mais encore, vers cette époque de 1880 et du premier téléphone, saviez-vous qu'il avait été un des animateurs les plus ardents de cette fameuse Exposition de la lumière électrique de 1881, de laquelle il faut faire dater tout le démarrage de notre prodigieuse industrie électrique actuelle, et qu'avec son ami l'ingénieur Marcel Deprez et le « père Gramme », l'admirable ouvrier-inventeur de la petite « dynamo » alors toute récente, il lança l'audacieuse affirmation : « Laissez-nous réaliser des tensions électriques progressivement accrues, et sans qu'il soit nullement besoin d'aller en augmentant ridiculement comme vous le prétendez la section des fils conducteurs, nous ferons faire à l'énergie électrique le tour du monde à travers un modeste fil. »

Un an après, au Congrès d'électricité de Munich de 1882, répondant à l'invitation presque ironique de la science allemande aux Français de venir faire la preuve de ce qu'ils avaient avancé et de faire tourner une moto-pompe en la salle du congrès avec une commande électrique partie de 50 kilomètres de là, du petit village de Miesbach, et transmise par une ligne télégraphique, Marcel Deprez et d'Arsonval se rendirent à Munich avec une machine Gramme équipée par eux en tension et, de Miesbach, firent tourner la moto-pompe à Munich, devant les Allemands ébahis.

Dans le même temps il s'occupa de lancer, cette fois avec Brown-Séquard, la fameuse conception des hormones et de la thérapeutique par les extraits d'organes, dont tous les deux fixèrent la charte dans la déclaration d'octobre 1892 à la Société de biologie.

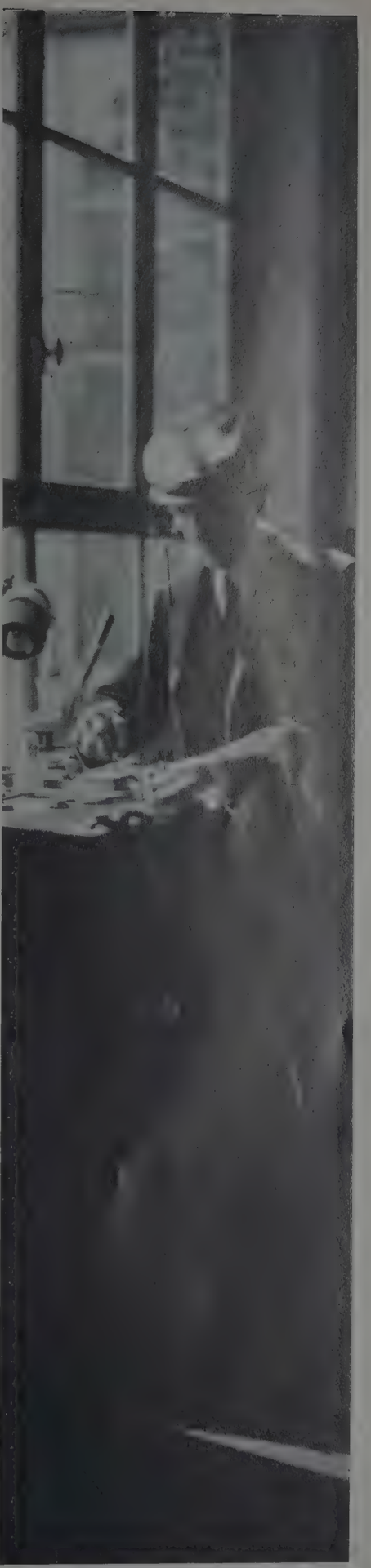
Ensuite il est amené, par le chemin de ses expériences animales et humaines en courant continu puis en courant alternatif, aux extraordinaires constatations — dont exactement dans le même temps l'ingénieur Tesla s'étonne lui aussi en Amérique — à savoir que ce courant alternatif, qui, avec un voltage de quelques milliers de volts en basse fréquence, foudroie un animal, devient absolument inoffensif si l'on applique cette forte tension en très haute fréquence. D'Arsonval établit que non seulement ces courants de forte tension cessent d'être dangereux, mais deviennent « thérapeutiques » ; et c'est la découverte de la thérapeutique de haute fréquence.

Rœntgen découvre les fameux RX et leur propriété de traverser les corps opaques, avec les premiers essais de radiographie. Tout aussitôt d'Arsonval, avec son fameux « meuble de haute fréquence transformable en RX », fait faire à ceux-ci un bond prodigieux en en rendant le maniement possible à tous les cabinets de praticiens. Avec la même aisance il s'intéresse aux travaux de l'ingénieur Laubeuf et au premier sous-marin. Il construit pour lui ses fameux accumulateurs « d'Arsonval-Vaugeois », grâce auxquels les sous-marins de ce type vont pouvoir à leur tour démarrer, et aussi les « dirigeables », car ce sont ces mêmes accumulateurs que vont utiliser Santos-Dumont et les frères Renard. Ai-je dit qu'il avait été aussi au démarrage des premières automobiles avec les ingénieurs Levassor et Mayard et à la construction de la première Panhard ; qu'après les premiers travaux de Branly, puis de Marconi, il s'intéresse à la T. S. F. naissante, et peut-on ignorer que c'est avec les appareils de haute fréquence prêtés par d'Arsonval au capitaine Ferrié que s'équipa d'abord la tour Eiffel ? C'est encore lui qui, dix ans après, avec le même capitaine Ferrié, fit les premières expériences de téléphonie sans fil.

Mais tout cela n'a pas encore suffi à sa prodigieuse activité et à son extraordinaire esprit inventif. Il s'est, dès 1900, intéressé à la première fabrication de l'air liquide, et quand un jeune ingénieur, Georges Claude, ambitionnant de fabriquer de l'air liquide en quantité plus industrielle, vient un jour exposer au maître, au laboratoire de Nogent, l'échec complet de ses efforts depuis deux ans en raison du givrage qui bloque ses pistons dans leurs cylindres dès qu'on atteint les températures de —30 degrés et —40 degrés, c'est-à-dire bien loin du chiffre —180 degrés auquel il faut arriver pour liquéfier l'air, d'Arsonval lui dit : « Ah ! c'est cela qui vous embarrasse ? Mais vous ne savez donc pas que j'ai construit des thermomètres incongelables à —180 degrés ? Vous n'avez qu'à noyer vos cylindres et vos pistons dans l'éther de pétrole et tout marchera à souhait. » Ce fut une réussite prodigieuse dès le premier essai !

Il y a quelques semaines, à la célébration du centenaire par le collège d'Arsonval à Saint-Maur, voyant au premier rang mon cher ami le professeur Dujarric de la Rivière, sous-directeur de l'Institut Pasteur, et le prenant à témoin, je disais : « Te souviens-tu de cet après-midi de 1931 où, causant tous les deux avec le maître au laboratoire de Nogent des épuisements possibles de nos moyens actuels de production en chaleur et en force, il nous dit prophétiquement : « Ne vous préoccupez pas de cela, car cela n'a aucune importance. Je ne le verrai pas, moi, mais vous le verrez, vous, Dujarric, vous, Chauvois : vous verrez les chemins de fer, les bateaux, le chauffage central... à la désintégration d'atome. » Et il ajouta tristement : « ... et aussi les explosifs. » C'était, je le répète, en 1931 ! Est-il besoin d'un autre trait pour mesurer la prodigieuse intelligence de cet homme qui déjà voyait et comprenait ce qu'un jour donnerait la « désintégration » ?

Comme il est juste que partout en France, en cette année anniversaire de la naissance d'un des fils qui l'a le plus honorée et grandie devant le monde, on se souvienne de lui et on l'honore à son tour !



D'Arsonval était un bricoleur de génie d'une prodigieuse activité. Il inventa ou perfectionna une quantité d'instruments.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « PÈRE » ET « LA JEUNE VEUVE »

Jean-Auguste Strindberg, mort en 1912, non seulement reste le plus grand dramaturge suédois, mais, si résolument personnel et limitant son champ d'exploration à la lutte des sexes, il a jeté dans son âcre domaine des cris qui n'ont pas été dépassés. Il faut donc remercier et féliciter le directeur du théâtre Charles-de-Rochefort qui, après *Créanciers* et *Mademoiselle Julie,* nous donne *Père,* une œuvre presque aussi importante que *la Danse de mort.* Signalons-lui en même temps qu'il aurait intérêt à poursuivre son effort en nous faisant connaître les drames historiques de Strindberg, comme *Gustave Wasa, Charles XII, Gustave Adolphe* et autres, qui n'ont pas encore été représentés en France. G. B. Shaw a souligné ce qu'avait de shakespearien, par certains côtés, l'inspiration du grand révolté qui finit occultiste et en marge de la raison courante, maudissant les femmes et la société. C'est justement par la connaissance de ses drames historiques dans la ligne shakespearienne que nous achèverions de cerner sa figure.

Les trois actes de *Père* sont d'une violence et d'une intensité qui vont au delà des excès les plus arbitraires du théâtre naturaliste. Nous les acceptons cependant, nous les écoutons avec une attention angoissée. Nous participons au drame qui fut, à peine transposé, celui de l'auteur, et dont le pathétique va croissant de scène en scène, jusqu'au moment presque intolérable où la vieille Marguerite passe à celui qu'elle allaita la camisole de force. Dès les premières répliques, sans un mot de trop, les positions sont marquées. Un mari, le capitaine, et sa femme Laura sont divisés sur l'éducation de leur fille. L'homme, athée et scientiste, veut l'envoyer dans une famille de libres-penseurs ; la femme, soumise aux pratiques d'un protestantisme rigide, prétend la garder auprès d'elle et lui enseigner sa croyance. Mais le conflit s'élargit promptement. Laura, dès les débuts de son mariage, s'est acharnée à diminuer, à humilier le capitaine. Sa soif de domination, sa haine de l'homme sont telles qu'elle n'hésitera pas à faire passer son mari pour fou, et d'ailleurs le conduira au bord de la folie pour lui avoir inspiré des doutes sur sa paternité.

L'œuvre est datée par la confiance ingénue qu'exprime le capitaine dans le progrès scientifique. J'avoue que cette naïveté périmée ne me gêne pas ; si elle situe l'action dans le temps — et pourquoi pas ? — elle ne retire au drame rien de son accent tragique.

Dans un décor peu suggestif, l'interprétation est d'excellente qualité. Mme Mary Grant apporte au rôle de Laura une intelligente sécheresse, une dureté coupante qui passent l'éloge. Elle a le regard, les précautions feutrées, les caresses mêmes du monstre de l' « autre race ». C'est la mante religieuse dans toute sa féroce beauté. M. Jean Deschamps lui donne la réplique dans le ton qui convenait : tourmenté, aboulique, excédé, puis lâchant la bride à une frénésie aveugle, il est un remarquable porte-parole des terribles aphorismes de Strindberg sur l'incompatibilité des sexes et la cruauté de la femme. Et je ne voudrais pas oublier Mlle Sophie Raimu, qui porte avec autant de gentillesse que d'émotion un grand nom de théâtre.

Une dernière remarque. Tandis que Jean Deschamps répandait ses imprécations de misogyne délirant, des rires ont retenti dans la salle à plusieurs reprises : ce n'étaient pas des rires d'hommes.

Au théâtre Monceau, *la Jeune Veuve,* de M. Aldo de Benedetti, s'ouvre sur une assez bonne scène dans le genre macabre. Un gardien de cimetière, au milieu des tombes, nous fait part des agréments de son métier. Les voisins ne sont pas bruyants, les oiseaux chantent dans les arbres, etc. M. Ch. Bouillaud a trouvé là l'occasion d'un monologue de bonne facture, très finement dit. Survient un quidam, lequel, désignant une tombe, assure que c'est la sienne. Et de s'expliquer. On le croyait mort, le médecin venait de délivrer le permis d'inhumer, quand le décédé est sorti de son état cataleptique. Comme une compagnie d'assurances doit verser 2 millions à sa veuve, il décide, d'accord avec elle, de rester légalement mort. Tous deux vont se chauffer au soleil du Midi, où, en francs étourneaux, ils auront promptement liquidé leur magot. Et voici que se manifeste l'ancien patron du mort, soupirant de la jeune veuve, et à ses yeux notre Lazare se fait passer pour le frère de sa femme. D'autre part, impossible au mort légal de retrouver une situation, pour laquelle on lui demande des papiers d'état civil. (L'auteur me permettra ici de lui faire remarquer que, sous l'occupation allemande, l'usage des faux papiers était courant.)

Je ne vous dis pas la fin pour vous réserver la surprise. La pièce ne postule l'originalité ni par son point de départ, ni par ses développements. Elle tient plus du vaudeville que de la comédie philosophique, et le vaudeville est mince. On l'écoute pourtant sans ennui, et notre plaisir eût été plus grand sans doute avec des acteurs mieux inspirés. Mme Jacqueline Delubac et M. Pierre Jourdan font tout ce qu'ils peuvent, mais ce n'est pas suffisant. A côté d'eux, M. Gil Roland sauverait presque la partie à force de rondeur et de naturel. Je mentionnerai encore Ellen Bernsen pour son élégance et son sourire d'une aimable juvénilité.

Soirs de Paris...

PAR MARCEL IDZKOWSKI

On pourrait imaginer que les organisateurs de galas et les secrétaires généraux de quelques grands théâtres réputés pour la qualité de leurs « premières bien parisiennes » travaillent sur un même carnet d'adresses, qu'ils se communiquent en toute confraternité ! Il n'en est rien, bien sûr, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il existe une liste type des... mille personnalités sur lesquelles on est toujours en droit de compter.

Entre la première de gala de Katherine Dunham et celle des *Mines du roi Salomon,* au Biarritz (je souligne au passage la rare beauté des images de ce film avec ses noirs, ses bêtes, son désert de sable...), j'ai retrouvé ce Tout-Paris qui sort le soir, étant entendu pour la saison que les académiciens « de service » sont et resteront MM. Jules Romains, François Mauriac, Maurice Garçon et que les deux « Goncourt » les plus en vue sont MM. Philippe Hériat et Gérard Bauër. Voilà qui facilitera la tâche du soiriste, qui se contentera désormais d'écrire : « Tout le monde était là hier soir, sauf Marie-Laure de Noailles et Jacques Fath », si, d'occasion, l'un et l'autre gardaient la chambre avec un rhume de cerveau.

Les galas valent surtout par leurs entr'actes. Aux Champs-Elysées, et au Berlitz aussi, j'ai rencontré Maurice Chevalier, qui est maintenant parti dans sa résidence de La Bocca, où il va écrire avec Albert Willemetz *Mademoiselle Soleil,* une opérette qu'interprétera

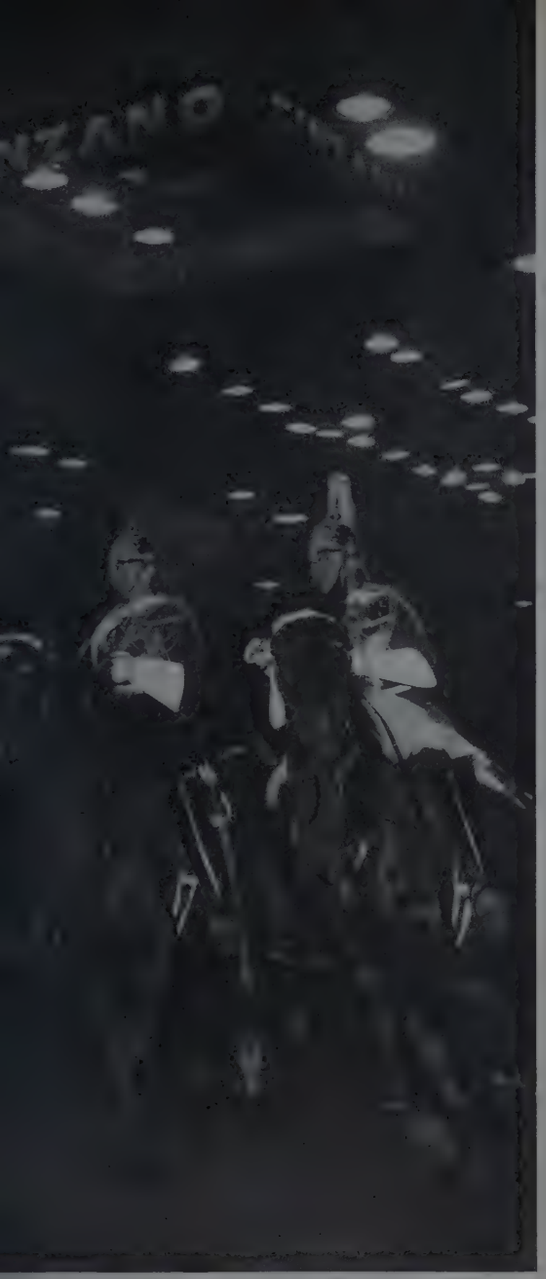
Katherine Dunham a accueilli le soir de sa première aux Champs-Elysées la princesse Fawzia d'Egypte et son mari

Patachou. Maurice est allé un soir applaudir *le Bourgeois gentilhomme* à la Comédie-Française. On sait qu'il sera M. Jourdain dans le film que J.-P. Melville tirera de l'œuvre de Molière.

— Quel beau rôle, me dit Chevalier, pour un artiste formé à la grande école du music-hall !

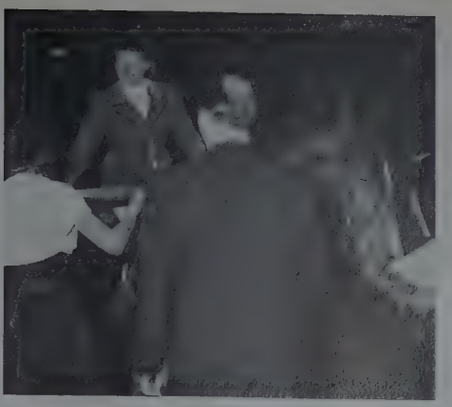
C'est sans doute à Jules Raimu que pensait Maurice Chevalier. N'empêche que sa prochaine rencontre — à l'écran — avec Molière sera l'événement attendu de la saison cinématographique, et Maurice, après Raimu, nous prouvera que l'école du music-hall... mène à tout, même aux classiques !

Et voici des nouvelles en vrac, si j'ose dire : Josette Day va faire sa rentrée au théâtre dans *Ombre chère,* de Jacques Deval ; M. René Pleven, sans prévenir personne, est allé applaudir *le Don d'Adèle.* Mais, après avoir beaucoup ri, le président du Conseil s'est pourtant refusé à consulter l'extra-lucide Marthe Mercadier-Adèle. Des fois... si elle en savait trop ! L'ancien hôtel du Sporting, qui fut aussi la maison de la Résistance alliée, abrite maintenant un centre de relations internationales (le C. R. I.), et le Criton va devenir un bar à la mode. S. A. R. la princesse Margaret honorera de sa présence le bal Franco-Britannique, le 21 novembre, au Cercle interallié.



A PRÉSENCE DES ÉTINCELANTS CAVALIERS QUE SONT LES HORSE-GUARDS » ET LES « LIFE-GUARDS » FUT L'UN DES RINCIPAUX ATTRAITS DES SOIRÉES DU « JUMPING ».

ICHEL ET JEAN-PIERRE FEYDEAU — DEUX FILS DE EORGES FEYDEAU — ONT FÊTÉ LA CENTIÈME DU « DIN-ON » CHEZ MAXIM'S EN COMPAGNIE DE M. PIERRE-AIMÉ OUCHARD. LES VOICI PHOTOGRAPHIÉS AVEC GISÈLE ASADESUS, SPIRITUELLE INTERPRÈTE DE CETTE PIÈCE QUI AIT LES BEAUX SOIRS DE LA SALLE LUXEMBOURG.



LES CAVALIÈRES SE SONT PARTICULIÈREMENT DISTINGUÉES. A GAUCHE : M^lle^ JOSÉ BONNAUD, QUI MONTA A L'ETENDARD AU MIEUX DE SA FORME. A DROITE : M^lle^ DE LAISSARDIÈRE REÇOIT LA COUPE DU PRIX DU CHAMPION. DE DOS, ON VOIT M. GUICHENNÉ, PRÉSIDENT DU JUMPING.

GAGNANT DE L'ÉCHARPE JAUNE (20 POINTS 3/4), LE CHEVALIER D'ORGEIX (A GAUCHE) PASSE AVEC ARLEQUIN D UN DERNIER OBSTACLE. M. GOYOAGA, CHAMPION ESPAGNOL, QUE L'ON VOIT, A DROITE, EN PLEINE ACTION, REMPORTA SUR VERGEL LE PRIX DES VAINQUEURS EN 1' 28" 4/5

« JUMPING 1951 »

PAR D. TRÉ-HARDY

20 heures... Une vie sourde et profonde anime le Palais des Sports. Quelques sonneries de trompes, de joyeux « Bien Aller » font patienter le public. C'est l'ultime moment pour les concurrents de répéter le parcours à pied. Les voici sur la piste appréciant la hauteur des obstacles qu'ils auront à passer. On se renseigne auprès du commandant Brousset, grand maître des tracés. Les Britanniques mesurent les distances à grandes enjambées. M. Holland-Martin semble satisfait. Miss Pat Smythe sourit, elle n'a pas oublié à sa boutonnière l'œillet blanc porte-bonheur. Entrée des Espagnols... M. de Figueoras, étudiant de dix-neuf ans, s'intéresse aux verticaux. M. Goyoaga produira Vergel, le cheval aérien. Vétéran d'avant guerre, le lieutenant-colonel Corry, de l'armée irlandaise, compte marcher « plein train ». La comtesse de Limburg-Stirum, M. Hoffmann portent les couleurs belges.

Les tribunes se garnissent. Quelques smokings officiels des jours de gala. Pour les femmes, grand panachage : tailleurs habillés ou robes longues frileusement dissimulées sous des manteaux de fourrure. M^me^ Cartier, M^me^ Périssel préfèrent le skunks, la marquise d'Orgeix la loutre d'Hudson. Atmosphère de serre refroidie.

Coup de timbre : le premier cavalier pénètre dans l'ovale... silence immédiat... Le voici déjà en action. La haie de départ, simple formalité, se passe en « broussant dedans ». Discret rappel d'équilibre, le cheval franchit la barrière blanche n° 2. A droite, monsieur !... les deux murs rouges de l'oblique... Pas mal, les voici « négociés » sans effet. Maintenant parallèle extérieure, mur gris « stationnata ». Le « jumper » sollicité dans ses profondeurs répond généreusement. Sa respiration devient plus courte, la tourbe vole en mitraille à ses côtés, il donne en ce moment le meilleur de lui-même. Nouvelle oblique, barrière brune insidieuse et traîtresse, une « spa » où le spectateur plafonne et se soulage de son énervement. Le gentleman devient plus direct, plus pressant. La fin du parcours approche. Attention ! la ligne d'arrivée s'aggrave d'un double. Vous êtes sans faute, monsieur, dans un bon temps !... Les applaudissements crépitent. L'habit rouge, rênes longues, sort de piste.

M. de Faucon, cavalier-speaker, donnera immédiatement détails et renseignements.

Ce scénario, répété sous des formes diverses, fut réalisé sous le signe du succès par M. Goyoaga, le champion espagnol, gagnant avec Vergel le prix des Vainqueurs en 1' 28" 4/5. Le chevalier d'Orgeix, de son côté, totalisant 20 points 3/4, s'adjuge l'écharpe jaune conférée au cavalier ayant obtenu le meilleur classement dans l'ensemble du concours. M^lle^ de Laissardière, *ex æquo* avec Miss Whithead (Grande-Bretagne), obtient le titre envié de meilleure cavalière.

Les deux soirées de gala, la première surtout, honorée de la présence de M. Vincent Auriol, eurent ce caractère de solennité discrète des hautes chambrées parisiennes. S. E. l'ambassadeur de Grande-Bretagne et M. Guichenné, président de l'Association hippique, étaient à ses côtés. Une autre fois, M. de la Chauvinière et M. Perillé prirent un visible plaisir aux épreuves, qui se doublèrent d'attractions. Le colonel Jousseaume présenta Harpagon en reprise olympique... Un détachement de la cavalerie de la Maison de S. M. le roi d'Angleterre donna un carrousel qui mit le point final à ces nuits d'exception.

★ L'OPINION D'ANDRE ROUSSEAUX ★

PAR EUX-MÊMES

C'est une collection fort remarquable que celle dont les éditions du Seuil viennent de nous donner, d'un coup, les cinq premiers volumes. Ces petits livres, légers et portatifs, paraissent ressembler de prime abord à tout ce qui se fait en librairie pour mettre à la portée d'un vaste public les œuvres des plus grands écrivains : choix de textes condensés, biographies troussées à la manière des vulgarisations historiques. Et l'on y trouve bien, en effet, des pages choisies et des notices, sans compter des images à profusion. Mais s'il s'agit de faire connaître ainsi quelques-uns de ceux que le titre général de cette collection appelle « Ecrivains de toujours », c'est par un moyen qui me paraît des plus heureux pour pénétrer les œuvres littéraires d'un regard qui les révèle.

Il y a là, en effet, l'application du principe même de toute critique féconde : c'est qu'un grand écrivain a toujours tout dit sur lui-même, et qu'il suffit de savoir le lire pour déceler dans une page le mot qui nous livre ses secrets. Ce n'est pas vrai seulement de l'essayiste qui parle en son propre nom, ou de l'auteur d'un journal, ou encore d'un poète lyrique qui chante ses amours ou ses douleurs. A travers d'autres que lui-même, c'est encore l'écrivain qui parle. Romancier, il s'incarne dans ses personnages. Si bien que le commentateur qui a pris pour tâche de le faire connaître se donne les meilleures chances de le découvrir en se mettant à l'écoute de la voix qui résonne dans ses livres.

Voilà longtemps, pour ma part, que pour étudier Mme Colette je faisais parler les femmes de ses romans « à travers qui elle se livre, disais-je, en même temps qu'elle voudrait s'y dérober ». Car j'avais remarqué qu'elle protestait contre une lecture indiscrète qui prétendait la pourchasser elle-même entre les pages de ses livres, mais que sa plainte exhalait cet aveu : « Laissez-moi le droit de m'y cacher. » Ce droit ne saurait éviter d'être violé. C'est Flaubert qui dit à ce propos : « Mes personnages imaginaires m'affectent, me poursuivent, ou plutôt, c'est moi qui suis en eux. » Et Colette encore a parlé un jour de « ce papier qui recueille, depuis tant d'années, ce que je sais de moi, ce que j'essaie d'en cacher, ce que j'en invente, et ce que j'en devine ». Aussi ne suis-je guère surpris si, dans la collection dont je parle, le volume consacré à Colette précisément est tout particulièrement réussi, grâce au véritable travail de critique créatrice que représente le choix de textes fait par M. André Parinaud.

Après l'introduction où Mme Germaine Beaumont évoque sur sa vieille amie Colette des souvenirs familiers, M. Parinaud me semble avoir obtenu à la perfection, par un montage de fragments choisis, « le portrait extérieur » doublé d'une « image secrète » qu'il a eu l'ambition de composer. Ces pages rivalisent de richesse avec les photographies qui les accompagnent. Il n'y a pas une d'elles qui ne concoure à faire de ce petit livre ce qu'il doit être dans l'esprit de la collection : moins une représentation de l'œuvre qu'un portrait de l'écrivain.

Ce succès n'est sans doute dépassé que par un autre : celui de M. Henri Guillemin nous faisant entrer en moins de deux cents pages au cœur de Victor Hugo. Car il y a d'autres œuvres, comme celles de Montaigne ou de Stendhal, qui sont par elles-mêmes si riches en autobiographie qu'elles fournissaient des tâches relativement faciles à leurs analystes, M. Claude Roy et M. Francis Jeanson. S'emparant de Victor Hugo, M. Henri Guillemin, lui, fournit un livre de la plus vive originalité.

On sait que cet essayiste est l'un des premiers de notre temps par le feu dont il anime tout sujet qu'il aborde. Quand il se saisit d'une grande œuvre, c'est avec passion. On l'a vu, durant des années, se faire le champion de Jean-Jacques, réveiller la bataille contre Voltaire, pourfendre Hume et Diderot. Les textes les plus copieux lui sont alors un arsenal de munitions qui éclatent dans sa main nerveuse.

M. Henri Guillemin, depuis quelque temps, avait commencé de s'occuper de Hugo. Et déjà le géant commençait de bouger dans son mausolée. La résurrection que Guillemin en fait aujourd'hui, sous le titre trop modeste *Victor Hugo par lui-même*, est étonnante. Il y a, me semble-t-il, des choses très neuves dans l'introduction, qui est un petit chef-d'œuvre. Nous voilà loin des poncifs qui, depuis longtemps, ne nous laissent guère au sujet de Hugo que le choix entre des apologies délirantes et des exécutions trop sommaires. M. Guillemin est nettement du côté des laudateurs, mais avec quelle finesse et quelle force de renouvellement !

Quant à l'anthologie qui nous est présentée ensuite, n'y cherchez pas davantage quoi que ce soit de rebattu : ni ode à Villequier ni *Tristesse d'Olympio*. Mais un bouquet de pages surprenantes, elles aussi, de vie et de vérité insolite. Dans le cours des études hugoliennes, le livre d'Henri Guillemin a la valeur d'un événement.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

G. Le Sidaner.

LA SAISON EST OUVERTE

La saison littéraire est ouverte. Car, c'est un fait, il existe une saison littéraire, comme il y a depuis quelques années une grande Saison de Paris. Sans atteindre au caractère quasi somnambulique que reconnaît à celle-ci Maurice Druon, celle-là possède néanmoins de quoi dérouter les sociologues de l'avenir.

Durant plusieurs mois un petit nombre d'individus que leur passion et le hasard ont désignés vont se rassembler presque quotidiennement afin de parler de leur littérature et de celle des autres. Les prétextes varieront du prix littéraire au cocktail d'éditeur, de l'exposition rétrospective à la conférence-discussion. Je ne cache pas que ce dernier genre est de beaucoup le moins goûté. Les lieux varieront aussi, encore que la rive gauche et Saint-Germain-des-Prés ne me paraissent pas près de perdre leur prééminence.

En vue de cet effort gigantesque, tous les éditeurs sont sur les broches. Une difficulté supplémentaire leur a été offerte cette année : les grands jurys avaient fixé comme date limite d'envoi le 15 octobre. Résultat : aux quelque soixante-quinze volumes qui menaçaient déjà les académiciens Goncourt se sont ajoutées un nombre appréciable de « bonnes feuilles », tandis que se signaient à la hâte divers « services de presse » destinés à ne pas voir le jour en librairie avant plusieurs semaines.

Les « hostilités » ont été officiellement ouvertes par le prix de la Méditerranée : le jury — qui allait de Gabriel Faure à Yves Gandon — a couronné parmi tous les poètes italiens Federico de Maria, le fondateur, avec Fumi, du « réalisme lyrique »; l'an prochain le prix changera de pays. Mais le premier gros « accrochage » a eu lieu avec le prix des Lecteurs. Foule, photographes, buffet, congratulations : le lauréat en fut G. Le Sidaner, dont le roman *A la Volette* distança ceux de R. Las Vergnas et de G. Marester. Le Sidaner occupe un poste important dans l'administration préfectorale, ce qui est une bonne idée pour un second métier. Enfin les amateurs de roman policier ont découvert bien innocemment Maurice Dekobra, qui inaugure ainsi une seconde carrière...

En même temps les premiers bruits ont commencé de courir, au moins de bouche à oreille : on murmure que le cru 1951-1952 est de bonne qualité. N'est-il pas marqué d'ailleurs par la rentrée d'écrivains qui avaient observé le silence depuis plusieurs années ? Peut-être faudra-t-il moins d'ingéniosité pour le « lancer », encore que le pli soit pris des présentations à sensation, peut-être nécessaires pour un public qui hante une librairie parce qu'elle est dans la cave, en regrettant sans doute qu'elle ne soit pas plutôt sur le toit.

Il faut en effet souligner que la fièvre de la « saison » passe difficilement des péripatéticiens initiés au public. Au public qui attend qu'on lui dise ce qu'il peut lire. Et j'avoue que je comprends son embarras : sait-on que chaque année les rayons de la Bibliothèque Nationale s'accroissent d'environ un kilomètre de littérature imprimée ? Devant cette inquiétante constatation notre agitation bizarre se fait plus légitime : c'est celle d'une machine à filtrer la renommée. On peut en discuter les rouages; on en contestera moins l'utilité.

Son principal défaut, je le crois inhérent à sa structure saisonnière : elle apprend à connaître, mais aussi — terriblement ! — à oublier. *Les Jeux sauvages, Femme sans passé, les Orgues de l'enfer...* Mais oui : ce sont quelques-uns des grands prix de l'année dernière.

De là aussi un défaut — qui peut apparaître comme le plus grave — dans la littérature qui se fait. Elle aussi est écrite saisonnièrement. Il faut un peu de sagesse pour ne pas adopter le rythme systématique d'un volume par an, surtout si l'éditeur vous le réclame ; il faut encore plus de sagesse pour ne pas viser à être, dût l'oubli venir ensuite, celui « dont on parlera cette année ». On l'a souligné, il est de mode aujourd'hui d'écrire son « Goncourt ». Beaucoup de romanciers, remarquait récemment Jean Prasteau, ont travaillé « dans le genre *Amour triste* ».

A vrai dire, cette inquiétude ne paraît pas justifiée quand on feuillette les projets d'éditeurs. Ce qui distinguera des précédentes notre saison en train de naître, nul ne le sait encore. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'elle semble s'écarter un peu des préoccupations habituelles.

Avons-nous vraiment encore des exigences spirituelles ?

J'en accepterais volontiers, sur ce seuil, l'augure.

PETITES CHRONIQUES

« LES HOMMES DU TONNERRE »

Ce titre est celui d'un court métrage que le service d'information du ministère de l'Air a présenté, le 25 octobre, dans la salle de projection du ministère de l'Information, en présence du général Plou, commandant la I^re^ région aérienne. Réalisé à la base de Reims, ce film retrace l'arrivée d'un jeune pilote au groupe de chasse « Champagne », ses premiers contacts avec son mécanicien, ses camarades, son avion : un chasseur à réaction *F. 84 Thunderjet* (fusée du tonnerre). Il accomplit son premier vol, et les photographies aériennes, visions d'acrobaties où le sol s'éloigne, se rapproche, s'enfuit, virevolte, où la ligne d'horizon chavire, font le principal attrait de ce documentaire, qui s'achève sur le carrousel du groupe aérien tout entier.

Le colonel Jules Roy indiqua que cette bande — dont il a fait le scénario et le commentaire — est un film de propagande destiné à montrer la grandeur du métier d'aviateur. Il déplora que le manque de temps et d'argent n'eût pas permis aux réalisateurs de faire mieux. « Mais, conclut-il, les excuses ne se photographient pas. » Des excuses, d'ailleurs, n'étaient pas nécessaires, et les applaudissements qui saluèrent les dernières images l'ont bien montré.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Le gouvernement brésilien vient de conférer le grade de grand-croix de l'ordre de la Croix du Sud à M. Edgar Faure. Cette distinction a été décernée au garde des Sceaux à l'occasion du récent Congrès de l'Union latine, où, à la tête de la délégation française, il a montré l'intérêt qu'il porte au resserrement des liens d'amitié entre notre pays et les républiques d'Amérique latine.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

L'émission intitulée : « Sur les routes de France », assurée par Alex Surchamp, journaliste chevronné, est une réussite. Minutieusement préparée, réalisée avec le concours des différents postes régionaux, cette rubrique se présente colorée à souhait, elle sort de l'ordinaire. La promenade au pays de Clemenceau offerte avec la participation du poste de Limoges avait un attrait tout particulier. De vivantes anecdotes retentissaient, ponctuées par des chants folkloriques. « Le Nouch », une chorale des Sables-d'Olonne, interpréta de savoureux airs populaires.

A la ferme de la Motte, une dame âgée de quatre-vingt-deux ans dit avec fierté que sa famille et celle de Clemenceau se connaissent depuis cent cinquante ans...

La description du port de Croix-de-Vie, où tout le monde s'adonne à la pêche aux sardines, apportait un accent tout maritime à cette excursion.

François Marsay et G.-E. Glancier contribuèrent par leurs reportages au succès de cette randonnée dans le Bocage.

W.-L. LANDOWSKI.

GALERIE

RENÉ BRETEAU
70, rue Bonaparte
Marguerite BORDET

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA GUERRE MONDIALE :

Colonel Passy, *Missions secrètes en France, souvenirs du B. C. R. A.* (Plon VI-436 pages). C'est le troisième volume d'une série de souvenirs qui doit en compter cinq. Directeur du B.C.R.A. (Bureau central de renseignements et d'action), le colonel Passy raconte ici ce que fut le rôle des services secrets de la France libre entre novembre 1942 et juin 1943. Il nous fait assister à la résurrection des partis politiques au début de 1943, aux dramatiques épisodes de l'affaire Giraud, au développement — parfois assez chaotique — des rapports entre Alger, Londres et Washington. Quand il quitta l'Angleterre, le général de Gaulle remercia Churchill de son accueil et ajouta : « J'ai réfléchi et je crois avoir trouvé les raisons de notre mésentente. — Ah ! répliqua Churchill, et quelles sont-elles ? — C'est, répondit le général, que je me suis aperçu que vous étiez toujours de mauvaise humeur quand vous aviez tort et que, moi, je suis toujours de mauvaise humeur quand j'ai raison. Alors, quand nous nous rencontrons, nous sommes tous les deux de mauvaise humeur. » Churchill rit de bon cœur de cette boutade.

Le colonel Passy relate avec une simplicité — on serait tenté de dire une froideur — émouvante les dangereuses missions qu'il accomplit et où deux de ses meilleurs collaborateurs devaient trouver une mort héroïque.

A l'occasion de ses rapports avec la Résistance intérieure, il publie divers documents inédits du plus haut intérêt. Il ne cache ni ses déconvenues ni les ombres du tableau. « Ce que nous fîmes, dit-il, les uns et les autres, ce fut sans intérêts personnels et sans espoirs... Nous avons vécu des heures magnifiques de foi et d'ardeur... D'autres hommes, moins minés par le scepticisme, mais dotés eux aussi d'une totale bonne volonté, nous suivront. »

LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME :

Jules Mazé, *Visages d'autrefois* (Hachette, 254 pages).

Une galerie de portraits de personnages, dont plusieurs sont connus, mais que l'érudition de l'auteur enrichit de nouveaux traits. Elle s'ouvre par ce populaire Stanislas Leczinski, qui se faisait appeler plaisamment « le roi de Trianon ». Puis c'est l'évocation de Madame Elisabeth, dont la vie fut sans tache et la mort, d'une sainte ; celle du poète Antoine Roucher, ami d'André Chénier, qui finit comme lui sur l'échafaud.

Et après l'histoire de Claude Bosquet, maître tailleur des Enfants de France, et de Sallmard de Montford, abbé de Septfons, après l'étrange aventure du chevalier d'Eon, la galerie s'achève sur un portrait de M^me^ de Custine, dont la grâce séduisit Chateaubriand, bien qu'à cette liaison de plus de vingt ans il n'ait consacré que de courts passages dans ses *Mémoires d'outre-tombe.*

ALBERT MOUSSET.

LES PEINTRES DE PROVENCE RÉUNIS AUX BAUX

M. Dematteis, président de l'Office du tourisme de Marseille, a offert aux Baux une réception en l'honneur des peintres provençaux qui prirent part à la Biennale de Menton et y obtinrent le plus grand succès. Des personnalités du monde touristique y assistèrent, attestant la faveur dont jouit la jeune Ecole provençale.

SOUVENIR DE L'« ABBAYE »

Voilà quarante-cinq ans, une dizaine de jeunes artistes, écrivains ou peintres, riches d'espoir et de talent, mais pauvres de deniers, fondaient, dans une propriété de Créteil, l' « Abbaye ». Ils devaient s'y consacrer à l'élaboration de leurs œuvres tout en se livrant à un travail matériel qui leur permît de vivre modestement.

Ainsi fut créée une petite imprimerie. Les difficultés matérielles devaient finalement faire échouer l'entreprise.

Mais la mémoire de l' « Abbaye » n'est pas morte, et le docteur Cazalis, maire de Créteil, vient de la faire revivre avec éclat. A son invitation, quatre des plus illustres fondateurs de cette moderne *Thélème,* René Arcos, Albert Gleizes, Charles Vildrac et notre éminent collaborateur Georges Duhamel, ont inauguré, le dimanche 28 octobre, une plaque rappelant que *de grandes et belles œuvres prirent leur envol ici et firent par le monde aimer nos lettres et nos arts.*

LA PROVENCE A MONTMARTRE

Une autre plaque a été apposée, le même jour, 26, rue de La Tour-d'Auvergne, sur la maison où naquit Georges Bizet le 25 octobre 1838. Plusieurs personnalités, notamment les compositeurs Georges Auric et Henry Février, assistaient à cette cérémonie, qui était placée sous le haut patronage de M. Paul Galland, maire du IX^e^ arrondissement. Les « Petits Poulbots » y prêtaient leur concours, ainsi que la « Respelido », société provençale, dont les danses folkloriques évoquèrent la Provence, qui inspira si heureusement le compositeur de *l'Arlésienne.*

AU PENTATHLON D'ANTIBES

Cette curieuse photographie a été prise pendant le pentathlon militaire international d'Antibes au cours duquel les Scandinaves se sont particulièrement distingués.

A RIO-DE-JANEIRO

Désireux de s'associer à la célébration du deuxième millénaire de Paris, le Brésil a ouvert à la Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro une remarquable exposition.

L'ambassade de France et le Commissariat au tourisme y contribuent sous la forme de livres rares et d'affiches suggestives. Le numéro de *France-Illustration* consacré à Paris y figure en bonne place.

DOMAINE
DU CHATEAU
DE MEURSAULT
PROPRIÉTÉ DE MONSIEUR LE COMTE DE MOUCHERON
MEURSAULT-CHARMES
MEURSAULT-PERRIÈRES
MONTRACHET
DE MOUCHERON & Cie
DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS
MEURSAULT - Côte d'Or
SUR LES TABLES LES PLUS RAFFINÉES...
DANS LES RESTAURANTS DE CLASSE...

RHUM
St-JAMES
DES GRANDS CRUS DE
St-James
AUX ANTILLES
«St-James ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde.»
A 2

LA SEMAINE HIPPIQUE

« Le Bien aller Sénart » a donné son premier tournoi à Mainville-Dreveil, dans le cadre unique du château des Bergeries. Terrain d'herbe en bordure de forêt. Beaux obstacles égayés des dernières fleurs de la saison. Quatre mille spectateurs le deuxième jour, réussite totale. Le comte de Bartillat, en selle sur Barnum, remporte la coupe d'une foulée sans réplique devant quatre-vingt-sept inscrits au programme. M. Pouilloux, pilotant Quadrantale, le suit de près. Le général Boucaud, cravache d'avant guerre, s'intéresse aux tracés, ainsi que M. Borgeaud.

Au comité : M. Bayle, président du « Bien aller », à qui l'on doit ces heures attachantes, le commandant Brousset, grand-maître de la piste, MM. Perissel et Maritus.

TRÉ-HARDY.

Le général Boucaud, à la droite de M. Bayle, président du « Bien aller Sénart ». A sa gauche, M. Borgeaud. Au deuxième plan, on reconnaît MM. de Royer et Rothé.

COURRIER THÉATRAL

« Théâtre de France »

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Olivier Quéant de publier, à l'enseigne de sa revue *Plaisir de France,* un album consacré à l'activité théâtrale au cours de la saison 1950-1951. Fort intelligemment conçu, cet ouvrage, d'une magnifique présentation sur papier couché, avec de précieux hors-texte en couleurs, fait revivre par des commentaires appropriés et par un choix d'extraits de nos meilleurs critiques dramatiques toute une année d'efforts qui fut aussi, par malheur, une année de deuil. L'album s'ouvre sur les photographies de Jacques Copeau, de Charles Dullin et de Louis Jouvet. Suivent pour nous consoler celles de Jean Vilar et de Jean-Louis Barrault.

Tout l'essentiel est dit, et bien dit, et illustré avec une prodigalité de bon aloi au long de ces deux cents pages. Pièces de romanciers, pièces de philosophes, les deux astres Anouilh et Salacrou, les divers metteurs en scène, les tentatives des jeunes auteurs et des jeunes compagnies, les hommages à H.-R. Lenormand, à Suzanne Després et à Jules Berry, la comédie musicale et les drames lyriques, voilà en vérité du bon travail. Espérons que l'année prochaine nous apportera un tome II du *Théâtre de France.*

Au théâtre de l'Œuvre

Souhaitons qu'un nombreux public se presse rue de Clichy pour applaudir le noble spectacle composé par *Escurial,* de Michel de Ghelderode, et *la Maison de Bernarda,* de Federico Garcia Lorca. Il est des reprises nécessaires. Ces deux-là étaient du nombre. Il faut admirer Michel Vitold incarnant ce roi d'Espagne plus qu'à demi fou dans un Escurial de cauchemar. L'image est hallucinante, et le texte, probablement le meilleur du dramaturge flamand. Quant à *la Maison de Bernarda,* elle bénéficie, grâce aux soins éclairés de Mme Janine Guyon, épaulée par Marcel Achard, d'une présentation nouvelle qui rehausse encore la pièce dans notre esprit. Les décors de Laverdet, d'un sobre réalisme, contribuent grandement à cette exaltation. Mme Sylvie apporte au terrible personnage de la mère abusive un accent d'une âpreté rare. Et toute la troupe, Janine Guyon en tête, défend avec générosité l'imagerie violente du poète mort.

Y. G.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Il faut lire le remarquable ouvrage de M. Jeanmaire sur *Dionysos,* publié aux Editions Payot. Un dieu qui semble n'être nulle part chez lui, et s'insinue partout, donne un caractère neuf à des cultes primitifs, se substitue à des divinités informes, et qui éclaire d'une lumière inattendue des mythes qui s'obscurcissaient : tel apparaît Dionysos. L'art grec lui donnera le type d'un jeune dieu idéal, mais sa légende gardera l'épisode de la folie qui lui fut envoyée par Junon et dont ses célébrants — bacchants et bacchantes — sont atteints. Dieu de la végétation, il est devenu en particulier le dieu du vin, où le feu — sang de la vigne — s'unit au principe humide pour exercer des effets exaltants ou terrifiants. Il est le dieu de la joie, mais en même temps un dieu infernal, car tout ce qui est mort féconde la vie, sans cesse renaissante. La nuit, parmi d'étranges flammes, son cortège fantastique apparaît, au son d'une musique démoniaque. Le dithyrambe primitif est la ronde des possédés autour de son autel où est sacrifiée la victime (en général le bouc). Plus tard, le dithyrambe sera tout un spectacle de danses et de musique, et des collèges d'artistes se placeront sous l'invocation du dieu...

MARCEL BELVIANES.

Henry Mhun : *Inventaire économique du Canada* (Wilson et Lafleur, Montréal).

M. Henry Mhun, dont les lecteurs de *France-Illustration* ont lu plus d'une fois les articles documentés, apporte avec ce volume une vue d'ensemble sur l'évolution récente de l'économie canadienne. Il a parcouru tout le Canada pour étudier les problèmes qu'il expose dans son livre, lequel est préfacé par M. C. D. Howe, ministre du Commerce et de l'Industrie. La première partie passe en revue les différentes formes de la production et étudie les questions d'immigration et de main-d'œuvre. La seconde traite du commerce extérieur et des finances et montre comment le Canada a pu réaliser son émancipation économique. Cet important ouvrage, clair et d'une lecture facile, met en lumière la façon dont un pays économiquement neuf est passé en peu de temps au premier rang des grandes puissances industrielles et commerciales.

BIBLIOPHILIE
J'achète tous beaux livres.
DIDIER, 26, rue Greuze, Paris-XVIe.

BIBLIOPHILIE
Les Editeurs d'ART ERYX publient un luxueux ouvrage " LES SOUPERS DE DAPHNÉ " illustrés d'eaux-fortes orig. du peintre E. CHIMOT, texte princeps galant XVIIIe. Nodier écrivait que cette œuvre de M. de Querlon est un Festin de Trimalcion... NOTICE FRANCO. Planche spéc. contre 15 timb. ERYX, 120, Bd. de la Chapelle, PARIS 18e.

CALENDRIER DES CONCERTS
GAVEAU
Mardi 20 novembre
21 h. (Kiesgende Valmalète)
Société Philharmonique de Paris
Quatuor belge de Londres
Schumann - J. Absil - Fauré

LES SPECTACLES

LORSQUE L'ENFANT PARAIT...
D'ANDRÉ ROUSSIN
et sa critique :

Si la pièce d'André Roussin traite d'un sujet délicat, elle le fait dans la grande tradition de notre comédie de mœurs, sans bégueulerie, avec gaillardise, cette franchise et cette verdeur ont leur source chez Molière et Beaumarchais.

Les spectateurs y rient d'un bout à l'autre et en sortent épanouis de joie... André Roussin a franchi l'étape de LA PETITE HUTTE et de BOBOSSE, c'est un dramaturge de la plus pure lignée classique. LORSQUE L'ENFANT PARAIT est probablement sa meilleure pièce.

FRANCIS AMBRIÈRE *(Les Annales).*

Dès les premières répliques le rire s'installe en maître. Les spectateurs s'esclaffent, ils applaudissent, et jusqu'au baisser final du rideau ils sont littéralement tenus en joie. Ils s'amusent plus encore qu'à LA PETITE HUTTE. Nous ne retournerons pas aux Nouveautés avant quelques années.

Paul GORDEAUX (France-Soir).

J'ai ri des mille et une gauloiseries qu'André Roussin, molièriste dans l'âme, a inventées. La salle était en joie. Les plaisanteries étaient applaudies à grands cris. Quelle verve! Rien de plus moral, rien de plus comique. On est à peu près sûr que LORSQUE L'ENFANT PARAIT... aura beaucoup de succès.

Robert KEMP (Le Monde).

Voici le théâtre des Nouveautés parti pour deux mille représentations. Le spectateur, ravi, n'est à aucun moment sensé se souvenir qu'il a dû acquitter le prix de son fauteuil.

BARLATIER (Ce Soir).

Les quiproquos, les surprises, les étonnements, les retournements de situations, les combinaisons dramatiques, toutes les scènes sont extrêmement comiques. André Roussin est véritablement l'auteur de sa génération. Un éclat de rire ininterrompu.

Jean-Jacques GAUTIER (Le Figaro).

Le Tout-Paris se rue à une pièce d'André Roussin. Puis la province, les étrangers; de quoi entretenir cinq cent, mille ou mille cinq cents représentations.

Thierry MAULNIER (Combat).

Oui, nous avons ri de bon cœur.
De la meilleure comédie de tous les temps, et Molière ne l'eût pas désavouée. Et puis l'authentique gaîté réchauffe de bout en bout. C'est si rare!

DUSSANE (Samedi Soir).

LORSQUE L'ENFANT PARAIT... aura le sort des autres pièces de Roussin. C'est couru : elle fera rire des dizaines de mille de spectateurs pendant des centaines et des milliers de soirées.

Elsa TRIOLET (Lettres françaises).

Le théâtre de Roussin est une gageure. D'un point de départ souvent immoral il vous mène de scène en scène à un dénouement moral, et d'une situation dramatique devenue par son ordre une farce haute en relief il dégage des caractères qui marquent son théâtre d'une facture classique. La surprise rebondissante est un des principaux pivots des pièces d'André Roussin, surprise dosée par une science consommée. Et voilà le rire déclenché.

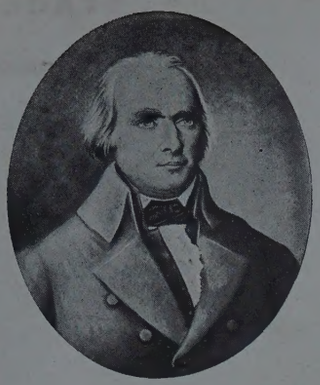
André DAVID (Information).

Nous pensons que LORSQUE L'ENFANT PARAIT... est mieux construite que LA PETITE HUTTE. Le sujet? Je ne vous le dirai point. Ce serait gâcher votre plaisir, puisque vous irez tous aux Nouveautés. On paie, on entre, on rit pendant deux heures. Quel théâtre (sans mentir) peut afficher cela? Et la grâce de Roussin triomphe.

Hervé LAUWICK (Noir et Blanc).

ATELIER
COLOMBE
de JEAN ANOUILH

TH. des VARIÉTÉS
SACHA GUITRY
UNE FOLIE



LA DERNIÈRE CRÉATION D'UNE GRANDE MAISON FRANÇAISE

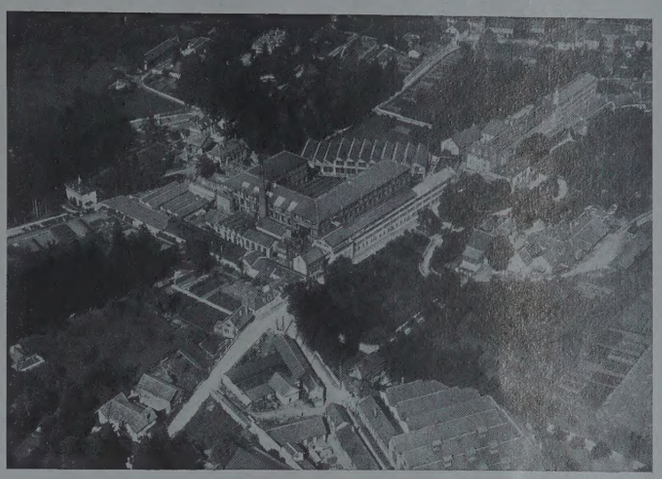
Le réveil-compteur " MINUT JAPY " vous rend désormais maître de votre temps.

Fondés en 1779 par Georges-Frédéric JAPY, le premier technicien français précurseur de la fabrication en série, les Établissements JAPY n'ont cessé, depuis près de deux cents ans, d'occuper une place de choix dans l'industrie horlogère.

Que de chemin parcouru depuis les premiers ateliers où la force motrice était assurée par un simple manège à chevaux jusqu'aux huit puissantes usines atteignant un effectif de six mille personnes et se répartissant dans le bassin industriel de Belfort-Montbéliard, Valenciennes et la région parisienne!

Ces huit usines, dont quatre sont groupées à Beaucourt, berceau de la marque, consacrent leur activité à des industries diverses : l'horlogerie, l'électro-mécanique, les machines à écrire, la visserie-boulonnerie, les articles de ménage émaillés et galvanisés, etc.

En matière d'horlogerie le nom de JAPY est devenu synonyme de bonne et consciencieuse fabrication, garantie par une longue tradition de qualité. Mais tradition ne veut pas dire routine. Suivant l'évolution de la vie moderne, où le problème du temps est le premier problème, JAPY vient de créer un nouveau réveil, le « MINUT JAPY ».



Vue aérienne des usines Japy.

Chacun sait que le réveil-matin est un instrument banal qui, comme tous les compteurs de temps, indique l'heure. Il y ajoute une sonnerie déclenchée à une heure marquée sur un petit cadran accessoire. Le « MINUT JAPY » ne diffère en rien des autres modèles connus ; son mouvement est bien construit, sa sonnerie se prolonge trente secondes ; il marche trente-six heures sans remontage.

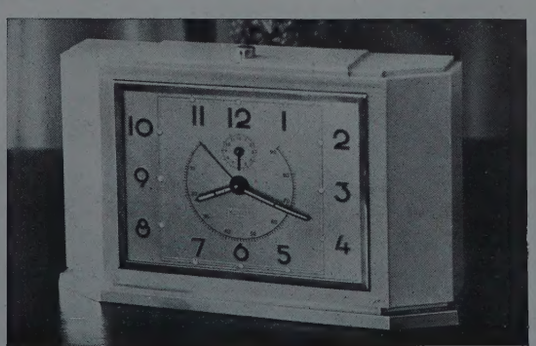
On fabrique aussi des chronomètres compteurs dont la sonnerie peut être déclenchée un temps variable après la mise en marche. Ils sont moins nombreux et d'un usage moins commun, mais on en trouve notamment dans les laboratoires, les ateliers, les usines pour prévenir de la fin d'une opération qui doit durer un temps défini, précis, minuté. Beaucoup ont un cadran marquant une heure divisée en minutes, devant lequel se déplace une aiguille qu'on éloigne du zéro d'un nombre de minutes correspondant au temps qui s'écoulera avant le signal. Leur utilité s'accroît à mesure que la vie devient plus complexe, ses tâches plus nombreuses et plus absorbantes.

On n'avait pas encore songé à réunir en un même instrument le réveil et le compteur. Le « MINUT JAPY » vient de réaliser cette association. En dehors du cadran des heures et des minutes, une graduation circulaire marque les temps de 0 à 90 minutes ; un index long et étroit peut être déplacé par un bouton de gauche à droite devant celle-ci ; il revient progressivement vers 0 et déclenche la sonnerie quand il y arrive, indépendamment du réveil-matin. L'index très fin permet de régler avec précision le délai avant l'alerte ; à tout instant sa position permet de connaître le temps dont on dispose encore ; la sonnerie une fois déclenchée peut être interrompue en appuyant sur le bouton d'arrêt.

Nul doute que ce réveil-compteur ne trouve de multiples usages. Au bureau, il permettra de chronométrer le temps d'un travail, de rappeler l'heure d'un rendez-vous, d'un appel téléphonique, d'une visite sans qu'on ait à s'en soucier d'avance. Au laboratoire, à l'usine, il préviendra de la fin d'une réaction, d'une opération quelconque qui ne doit durer qu'un temps limité. A la cuisine on s'en servira pour surveiller le rôti, le four, les cuissons délicates. A la maison, il alertera du temps utile ou disponible pour chaque occupation : heures des repas, du départ des enfants à l'école, durée de chaque travail ménager, des loisirs et récréations. Il n'est pas jusqu'au sommeil qu'on pourra continuer sans crainte : si à l'heure du réveil sonné on veut prolonger quelques instants son repos, il suffira de déplacer l'index de 10, 20, 30 minutes, du temps qu'on peut encore s'accorder, pour se rendormir sans inquiétude.

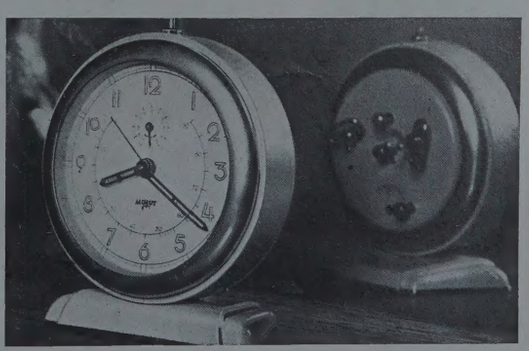
Voilà donc un nouvel instrument indispensable à notre vie actuelle, si chargée de tracas et de soucis. Il y met de l'ordre, il soulage l'attention et la mémoire.

Chez tous les horlogers, le réveil « MINUT JAPY » se présente sous la forme d'un classique réveil ou d'une élégante pendulette luxe. Il est pour les hommes d'affaires un auxiliaire précieux, un compagnon de bureau qui avertit sans défaillance à l'heure du rendez-vous fixé, et pour la maîtresse de maison l'appareil précis et décoratif qui rappelle les mille tâches quotidiennes.



Réveil compteur pendulette Japy. ←

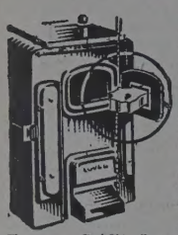
Réveil compteur Japy. →



(Communiqué.)

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

ÉCONOMISEZ 25 A 35 % DE CHARBON



en équipant vos chaudières avec l'économiseur EDCO.

Pose facile, sans frais, par simple échange des portes.

Quelques clients : Chemins de fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Recettes-Perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province. Représentants régionaux dans toute la France.

Brochure gratuite sur demande.

EDCO, service 20, 216, rue de Rivoli, Paris (1er) OPE. 87-17. Lyon : 44, rue de Brest (2e), F. 82-52. Marseille : 307, rue Paradis. PR. 27-61.

BLOC-FAUCARD BATEAU-FAUCARDEUR (Bois ou Métal) PROPULSEUR AMOVIBLE

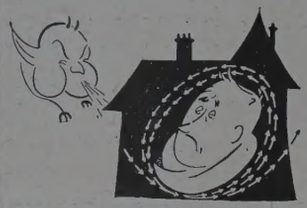
telles sont les trois heureuses innovations, aussi indispensables l'une que

Bateau en métal, équipé en bateau-faucardeur et portant le propulseur amovible.

l'autre, créées par la maison Cl. BONNET et FILS, pour l'entretien des étangs, canaux et bras de rivières, et complétées, le cas échéant, par la drague pour curage construite par la même maison.

Établissements Cl. BONNET et FILS, constructeurs, 4, place de la Bastille, Paris (4e).

VOUS SOUFFREZ DES COURANTS D'AIR



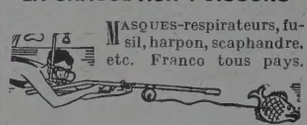
...vous gaspillez votre chauffage

FAITES installer les joints métalliques BENOIT sur vos fenêtres et portes... Vous serez tranquilles pour des dizaines d'années.

Suppression des infiltrations de vent, bruit, pluie, poussières et des déperditions de chaleur, 35 % d'économie de combustible. Pose dans toute la France.

Demandez notre documentation n° 46 aux Établissements E. BENOIT ET Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). Tél. : TAI. 66-24 et 66-25.

LA CHASSE AUX POISSONS



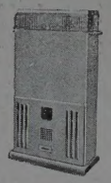
MASQUES-respirateurs, fusil, harpon, scaphandre. etc. Franco tous pays.

FUSIDO, 1, Rauba-Capeu, Nice. Timbre réponse.

SURDITÉ VAINCUE

en trente jours, sans appareils coûteux, disparition de bourdonnements, retour progressif d'audition, chez soi, sans traitement électrique. Notice discrète gratuite du Dr Reichmann sans engagement : S. A. B. (serv. XD) 23, rue Saint-Michel, Menton (A.-M.).

UNE RÉVOLUTION DANS LE CHAUFFAGE ÉCONOMIQUE !



CERTES, le chauffage au pétrole n'est pas nouveau... mais il y a révolution dans le fait qu'il existe aujourd'hui une gamme de radiateurs et un calorifère qui, grâce à l'application des BECS « ALADDIN » (brevets mondiaux), fonctionnent sans dégagement d'odeur, de fumée ni d'oxyde de carbone.

Ces appareils ne nécessitent aucuns frais de pose ni de cheminée d'évacuation. Ils s'allument avec une simple allumette. Leur combustible est bon marché, facile à se procurer et peu encombrant à emmagasiner. Sans pression ni pré-chauffage, les appareils « ALADDIN » sont d'une sécurité absolue. ET QUELLE ÉCONOMIE !

Catalogues et procès-verbaux du Laboratoire d'essai du Conservatoire des Arts et Métiers gratuits sur demande.

INDUSTRIES ALADDIN S. A., 149, boulevard Ney (18e). MAR. 59-53 et 98-97.

UNE MACHINE A CALCULER

POUR 3.300 francs et garantie trois ans, la machine à calculer « ADDIATOR » vous rendra les mêmes services, vous assurera la même sécurité de fonctionnement qu'une grosse machine au prix prohibitif. Machine simple et sûre, « ADDIATOR » effectue les quatre opérations et permet de faire avec rapidité les calculs les plus importants et les plus divers. Demandez la notice technique R 1 à l'usine, 114, rue Malbec, Bordeaux.

LES SECRETS DÉVOILÉS DES 67 BOUTONS DU « SABRE »

L'AUTOMOBILE révèle dans une planche technique tous les secrets des 67 boutons électriques du tableau de bord de la voiture phénomène « SABRE ».

Aussi L'AUTOMOBILE, dans son numéro de novembre, a-t-elle « ouvert les capots », 250 photos et dessins font valoir les 50 nouveautés les plus marquantes et la tendance générale 1952. (Auto, scooter et moto.)

Enfin à son banc d'essai : la 9 CV SINGER.

En vente partout, à défaut contre 80 francs à L'AUTOMOBILE, 8, rue de Milan, Paris (9e).

AVEC VOTRE VOITURE

N'utilisez pour l'entretenir et la lustrer que le produit CHIK spécialement créé par SAOUTCHIK, maître carrossier à Paris depuis 1906.

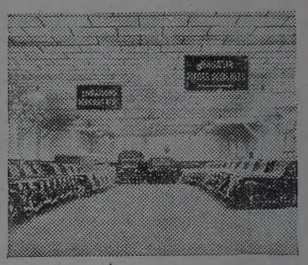
CHIK vous offre des avantages exclusifs : utilisé à l'état pur, il donne rapidement un brillant durable, sans attaquer la peinture. Mélangé à l'eau de lavage, CHIK lustrera automatiquement votre voiture.

Demandez-le à votre garagiste ou accessoiriste.

SAOUTCHIK, Neuilly (Seine).

CLIMATISATION

EMBELLISSEZ et modernisez votre garage et vos ateliers par la pose d'un plafond VITREX. Vous

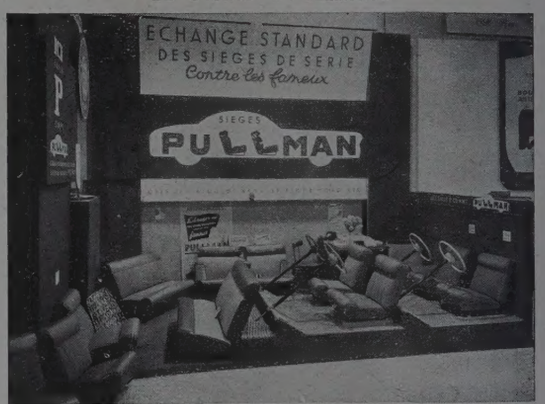


S. C. A., concessionnaire Citroën à Neuilly-sur-Seine, 65, av. du Route.

réaliserez ainsi très économiquement une climatisation, hiver comme été. Les voitures seront protégées du gel, de la poussière et de la chaleur.

Demandez la documentation 50 à VITREX, 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

LE STAND « PULLMAN »



a été sans contestation le « clou » du Salon 1951 puisque le *confort* est la préoccupation dominante des usagers de l'automobile. L'ÉCHANGE-STANDARD PULLMAN permet en effet maintenant à tous les propriétaires de voitures de série d'accéder à un confort légendaire.

Demandez la notice F. à boite postale 29, Paris (9e), en indiquant la marque de votre voiture.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Nouvelles de France et de l'Union française

Une intéressante série de timbres commémoratifs sans surtaxe a été émise en France le 29 octobre. Elle est consacrée à trois de nos grands poètes du XIXe siècle : Charles Baudelaire, Paul Verlaine et Arthur Rimbaud. Les trois vignettes ont été dessinées par Lemagny, et gravées par Pheulpin, Dufresne, Barlangue.

Voici les valeurs et les couleurs adoptées : 8 fr. *Baudelaire* violet foncé (dates 1821-1867) ; 12 fr. *Verlaine* gris violet (1844-1896) ; 15 fr. *Rimbaud* vert vif (1854-1891).

En Tunisie l'Office postal a mis en vente le 1er octobre une vignette de bienfaisance de 30+10 fr. ; le produit de la surtaxe est réservé à l'Association des fils des tués.

J. BELLAY.

COURRIER DE LA DANSE

Katherine Dunham

L'ombre d'un homme, gigantesque sur un ciel de feu, sur une foule de jeunes filles serrées comme une armée en marche. Le passage de l'adolescence à l'âge de femme. Un rythme lascif, répété, inquiet...

Tout cela demeure très émouvant, car la danse y est une vaste palpitation humaine. Les rites de passage, retrouvés et recréés par Katherine Dunham, ont les caractères de durée d'une œuvre véritable.

Il est dommage qu'elle désire faire, par ailleurs, tant de concessions au goût du public actuel (ou ce qu'elle croit être le goût). La troisième partie, très music-hall, peut plaire par sa vivacité... Mais c'est trop peu de la danse. On regrette cette nostalgie et cette poésie qui régnaient dans les autres spectacles...

MARTINE CADIEU.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

FONTENAY-s/-Bois. Imm. Rappt. Bd Gallieni, 198-200. Rev. br. 3e trim. 51 : 164.120 fr. + ch. M. à p. : 5.500.000 fr. Adj. ch. not. Paris, 13 nov., 14 h. S'ad. Me **Thibierge**, not. Paris, 9, rue Astorg.

VILLE de PARIS
Emplacement enceinte fortifiée
Adj. sur 1 ench. Ch. des not., 20 nov., 14 h.

TERRAIN
Avenue du Maréchal-Franchet-d'Esperey
Près place Porte-de-PASSY
et Bois de Boulogne
Façade : 28 m. Surface : 952 m. env.
Mise à prix : 20.944.000 fr.
S'adr. : Not. Mes **Mahot de la Quérantonnais et Bonnel**, 79, bd Malesherbes.

PAVILLON à St-LEU-LA-FORÊT (S.-et-O.) **75, rue Gambetta.** Cce 682 m. **LIBRE. M. à P. : 2.000.000 fr. Adj.** ch. not. 13 nov. Me **SALATS**, not. 3, r. du Louvre, Paris et pe vis. se place samedi ap.-midi et dimanche.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale »

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

POUR LES COTONS IMPRIMÉS

GOÛT
QUALITÉ
CRÉATIONS

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

RIVOIRE & CARRET

PÂTES TROIS ÉTOILES

LA PERFECTION
LA QU